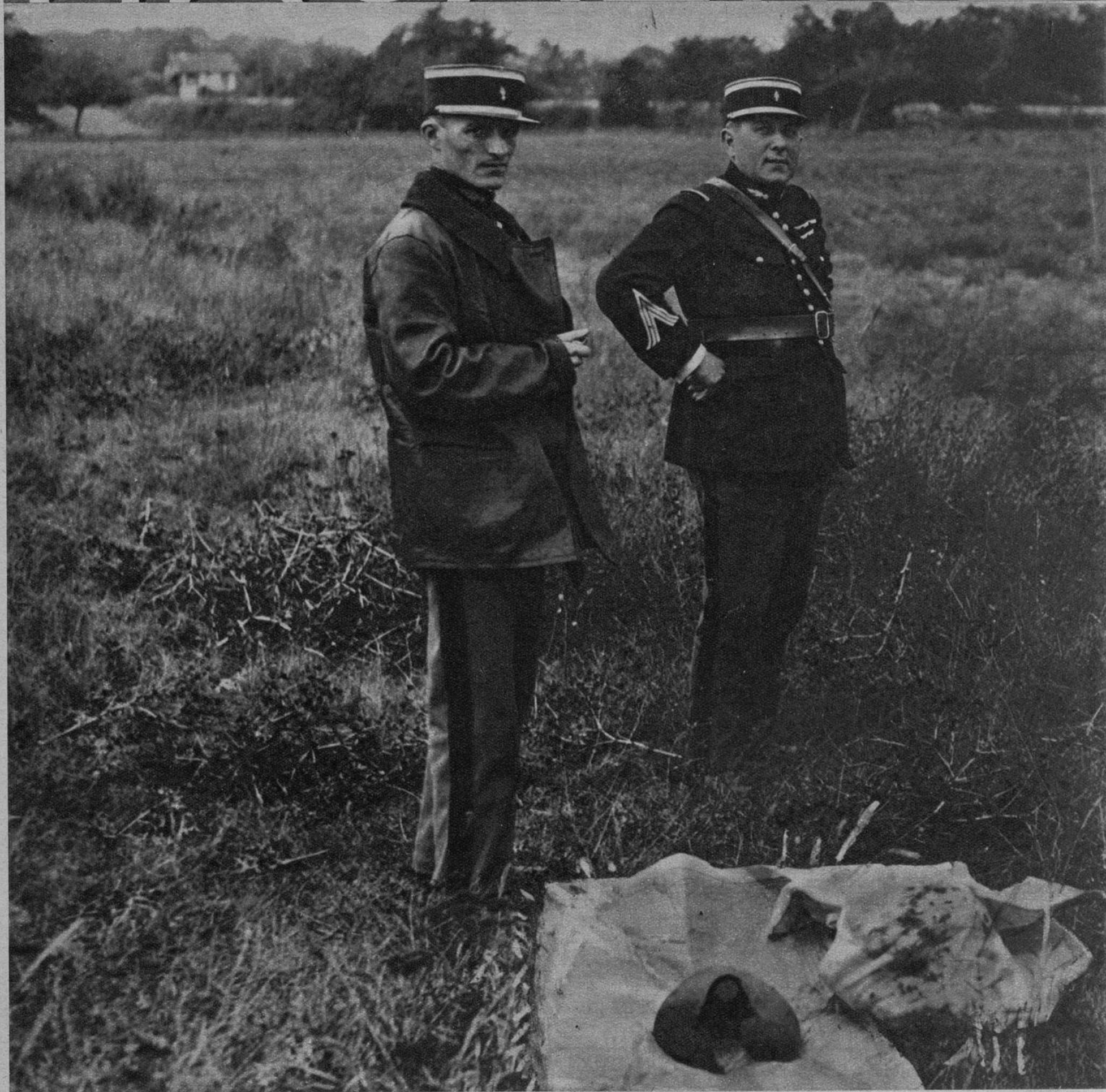


POLICE MAGAZINE



QUI A TUÉ ?

L'autopsie des victimes, pratiquée sur l'herbe, devant la maison du crime, révéla que les coups de pioche avaient été portés avec une violence inouïe. L'un des crânes était enfoncé sur une largeur de 12 centimètres. Lire, page 13, le reportage de notre envoyé spécial Géo Guasco.



DRAMES

de la

RUSSIE ROUGE



Une des prisons pour personnages politiques du Guépéou.

Les fuites extraordinaires par la Mandchourie, où il faut franchir la frontière dans des conditions difficiles.

La présidente du « tribunal de mort ».



Nos collaborateurs Harry Grey et Christiane Hubert rentrent de Russie, où nous les avons envoyés dans le but de faire une enquête approfondie sur diverses questions susceptibles d'intéresser nos lecteurs. Harry Grey et Christiane Hubert sont audacieux, ils l'ont déjà prouvé en maintes circonstances, et notamment quand ils furent interviewer au beau milieu du maquis corse le bandit Spada, traqué par la police. En Russie Rouge, ils ont risqué leur vie, et leur trop grande curiosité faillit les entraîner dans une redoutable aventure sur laquelle malheureusement il ne nous est pas possible de donner trop de détails, car nous ne voulons pas compromettre l'existence de certaines personnes. Nos collaborateurs n'ont pu prolonger leur séjour aussi longtemps qu'ils l'auraient voulu. Mais ils ont eu le temps de voir. Nos lecteurs en auront la preuve, en lisant leurs articles sensationnels.

membres sont choisis dans le corps expéditionnaire pour leur connaissance des langues étrangères. Ne pas confondre avec le célèbre Intelligence Service, organisation de politique et de propagande) ont donné, disons-nous, l'idée d'organiser un système destiné à faciliter l'évasion de Russie de personnes désireuses de partir à tout prix et capables — soyons toujours impartiaux — de payer ce prix en espèces de bon cours.

Le major Mc Carthy avait vécu en Russie bien avant la guerre. Il y représentait, prosaïquement, des machines à coudre anglaises. Son livret militaire — car en 1914 il s'était empressé de rejoindre la Grande Bretagne et de se faire attribuer une « commission » d'officier — portait la mention :

Parle le russe comme un naturel du pays.

Cette mention lui valut, après un an de front sur la Somme, pendant lequel il gagna sa couronne de major, la *Military Medal* et le fameux D. S. O. (*Distinguished Service Order*), d'être envoyé en mission en Russie.

Après avoir passé là-bas toute la guerre, il se fit démobiliser sur place et ne revint en Angleterre qu'en février dernier, pour y mourir d'une banale broncho-pneumonie dans sa ville natale de Swindon.

Son organisation est morte avec lui, et c'est la seule raison pour laquelle nous nous permettons aujourd'hui de la révéler.

Voici comment il l'avait conçue :

Le nom d'abord, tout empreint d'humour britannique : *The underground* (c'est ainsi qu'à Londres, on nomme le métro), et ensuite la méthode...

Cette méthode, si brutalement britannique, si audacieuse dans sa simplicité, ne pouvait éveiller le moindre soupçon dans l'âme russe habituée aux espionnages subtils et aux combinaisons à double tranchant, et elle réussit, cette méthode, au delà de toute espérance, puisque pendant les dix dernières années le « métro » du major Mc Carthy fonctionna sans arrêt.

Et voilà comment ce « métro » fonction-

Il glisse en traineau vers la frontière polonaise.



I

On connaît les massacres — comment les nommer autrement — du Dniester, où les fugitifs désireux de goûter aux joies douces de la vie occidentale doivent traverser le fleuve sous le stactaco haletant des mitrailleuses Maxim, dont les rafales — quand le pointeur a bien visé — les boulent comme des lapins...

On a lu les récits de fuites extraordinaires, par la Mandchourie, où le fugitif parti de Moscou ou de Pétrograd arrivait en Europe — quand il y arrivait — dix-huit mois ou deux ans après son départ.

Ces évasions — qui continuent et qui continueront toujours — d'êtres réfractaires, pour cent raisons, au régime de fer de l'U. R. S. S. ont donné au major (commandant) Mc Carthy, ancien officier de l'Intelligence Corps (service des renseignements strictement militaires, dont les

Direction - Administration - Rédaction

30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX^e)

Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec primes) ...	50 fr.
	Un an (sans prime) ...	37 fr.
	Six mois ...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an ...	65 fr.
	Si 6 mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux. Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

nait, du guichet d'entrée — Moscou, Pétrograd ou ailleurs — au portillon de sortie, frontière polonaise.

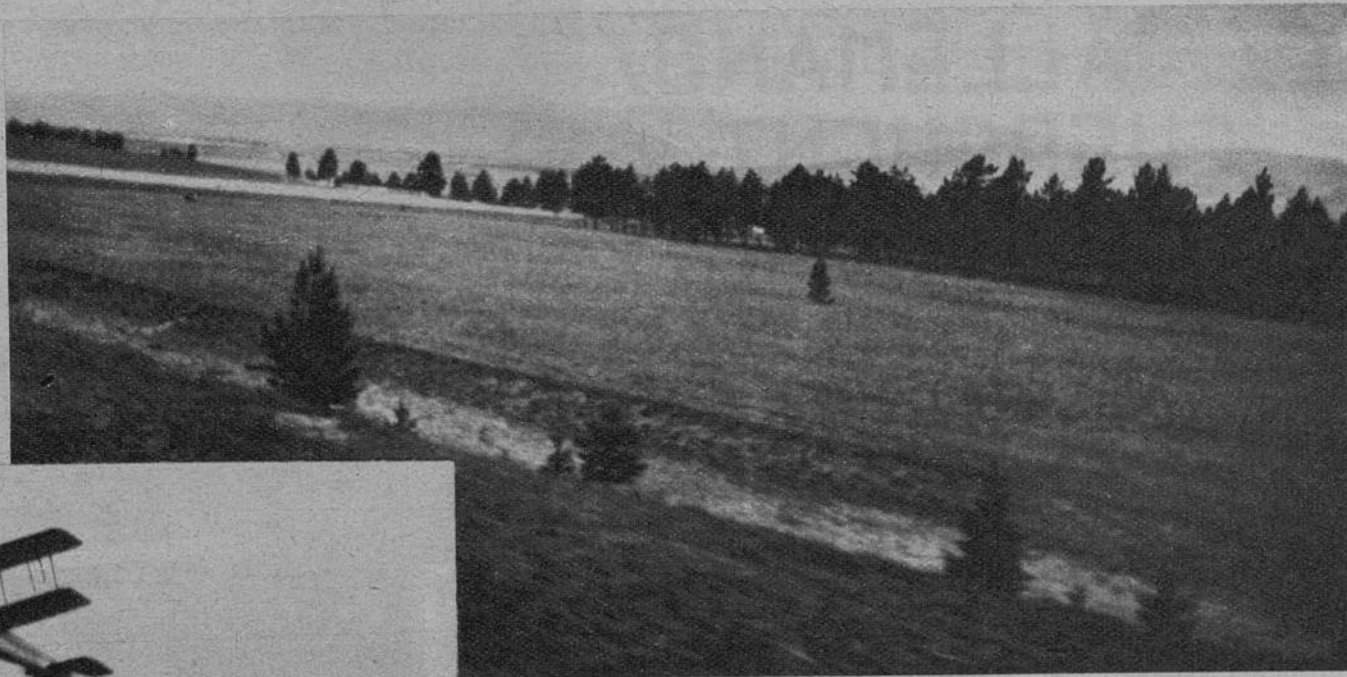
Dans un quelconque cachot du « Guépéou », Wladimir Kartzeff, Koulak dépossédé, languit dans la crasse en attendant le jugement du tribunal spécial.

Il connaît son dossier. Il se sait accusé d'accaparement de denrées nécessaires à la vie, et aussi de menées contre-révolutionnaires.

Les deux cas sont également graves. Ils lui vaudront de passer devant le « juge de mort », masculin ou féminin, qui prononcera d'un air nonchalant la sentence fatale (1).

Ce jugement, il l'entend déjà, le malheu-

(1) Marie Tamboff, juge féminin de mort a prononcé en deux ans 3 000 sentences de mort, tout en fumant des cigarettes parfumées.



La région polonaise voisine de la frontière russe où l'avion de Mc Carthy atterrit.



Le major Mc Carthy, ayant fait demi-tour, retourne vers les cachots du Guépéou pour en extraire un autre élu.

reux Kartzeff, comme il entend déjà le moteur de camion qui tournera à plein pour étouffer les détonations du pistolet du bourreau, masculin ou féminin, dont les balles lui troueront la nuque (2).

La femme de Kartzeff s'est réfugiée chez ses parents. L'angoisse la tenaille nuit et jour...

Un soir, on frappe à la porte.

(2) Vera Kratznetz, surnommée « Blitz », bourreau féminin, a mis à mort plus de 1 800 condamnés en leur fracassant la nuque à coups de revolver. Elle fut tuée à Odessa, en novembre 1931, par un condamné qui, se retournant brusquement, l'étrangla avant qu'on ait pu la déga-ger. Depuis, on enchaîne ceux qui doivent mourir...

M^{me} Kartzeff sursaute. Qui peut bien venir à cette heure inattendue? Néanmoins, elle se lève et va ouvrir.

Un homme est là, sa haute taille est moulée dans un manteau de cuir. Un col de fourrure l'emmitoufle presque jusqu'aux yeux, sur lesquels le rebord de son chapeau pose une ombre.

— M^{me} Kartzeff ?

— Oui... c'est moi, balbutie la pauvre femme. Entrez.

L'homme entre et attaque aussitôt : — Votre mari sera jugé après-demain. Sa condamnation ne fait aucun doute.

Les yeux de l'infortunée, qui ne peuvent plus pleurer, reflètent tout le désespoir du monde...

Brusquement, l'homme propose :

— Combien pouvez-vous payer pour son évasion et pour son passage en Pologne?

M^{me} Kartzeff, de ses yeux où renaît l'espoir, fixe ceux de son visiteur.

— Mais... tout ce qu'on voudra... tout ce que je possède...

— Attention ! Il ne s'agit pas de vous démunir entièrement. Il faut, si nous nous entendons, que vous puissiez disparaître demain — vous irez dans un petit village que je vous indiquerai, où vous attendrez le moment propice pour aller rejoindre votre mari.

Le chiffre tombe :

— Son évasion coûterait dix mille roubles. Pouvez-vous ?

— Oh ! oui...

— Et vous en aurez de reste ?

— Oui... certes...

— Alors, ce n'est plus qu'une question de confiance. Cinq mille roubles comptant et le reste quand votre mari sera en sûreté.

La voix de l'homme, son allure, tout cela est franc, net, sincère.

— Vous les aurez demain, dit la femme, à midi.

— Non, rétorque, l'autre, demain soir. Et pas un mot à personne.

Sur quoi le major Mc Carthy, organisateur, représentant, caissier et unique membre en Russie de l'organisation *Méto* tourne les talons et referme la porte derrière lui.

La porte de son cachot s'ouvre. Kartzeff se lève de son grabat et regarde. Son gardien est là, avec le directeur de la geôle et aussi un troisième personnage, un civil vêtu de cuir, qui tient un papier dans la main.

Le prisonnier se demande ce que signifie cette visite. Vient-on le chercher pour le juger ? Pourtant, la nuit est tombée depuis de longues heures déjà...

— Kartzeff, habillez-vous. Le commissaire du peuple Wladimiroff vous emmène faire un petit voyage.

L'homme obéit. Au greffe, il signe sa levée d'érou que le commissaire contre-signe. On lui passe les menottes, puis un autre personnage les relie par une chaîne à son poignet gauche.

Ce personnage est un véritable agent de police en civil, que l'homme au manteau de cuir a légalement réquisitionné, en vertu de papiers qu'il porte et qui font savoir à toutes les autorités concernées que Ladislav Wladimiroff, commissaire du peuple, possède pleins pouvoirs pour extraire des prisons toutes personnes susceptibles de l'aider au cours de ses enquêtes.

Ces papiers sont faux, bien entendu, mais le major Mc Carthy a tellement confiance en eux qu'il s'est permis d'en faire

renouveler une partie par ses propres services du Guépéou.

Et le long voyage commence. Accompagné de son prisonnier et d'un agent de police, qui transmet le prisonnier à un agent du poste suivant, Wladimiroff-Mc Carthy roule ou glisse vers la frontière. Il roule en voiture. Il glisse en traîneau. A l'étape du soir, il fait jeter Kartzeff dans la geôle locale, il fait placer une sentinelle armée à la porte, et, après avoir renvoyé l'agent d'accompagnement du jour et réquisitionné celui du lendemain, il va se coucher dans un hôtel quelconque.

Le prisonnier ne comprend rien à ce qui lui arrive, mais peu chaut au major Mc Carthy que son homme aigre du bien ou du mal de ce voyage. Il n'a confiance en personne, Mc Carthy, et toute son attitude laisse croire au prisonnier que ses souffrances sont loin d'être terminées.

Et puis, enfin, l'heureuse surprise arrive. A la dernière étape, le faux commissaire du peuple renvoie l'agent d'accompagnement sans en réquisitionner un autre et au lieu de jeter Kartzeff dans un infect cachot, il traverse la ville et se dirige vers la campagne.

Là, Kartzeff apprend tout en même temps que le major lui remet des vêtements propres et une somme d'argent, sans oublier un passeport parfaitement en règle.

La frontière est bien loin encore, mais les deux hommes forcent les étapes maintenant et s'arrêtent à cent cinquante kilomètres de la Pologne.

Puis, une nuit, un avion descend silencieusement dans la plaine déserte et Kartzeff, des larmes de reconnaissance aux yeux, y monte.

Deux heures plus tard, il est en sécurité, et le major Mc Carthy, ayant fait demi-tour, retourne vers les cachots de la Guépéou pour en extraire un autre élu...

Le jour du jugement, le juge a trouvé, fixé au dossier de Kartzeff, une note officielle l'informant que l'affaire était remise sine die.

Une douzaine de condamnations à mort ont été prononcées déjà durant cette audience. Il y en a encore autant à prononcer. Le juge écarte négligemment le dossier de Kartzeff en ordonnant au greffier.

— Aux archives...

Et la poussière de l'oubli commence à recouvrir le carton.

Car les morts, comme on dit, vont vite, mais en Russie, qu'elle soit monarchique ou soviétique, ils vont encore plus vite que n'importe où...

(A suivre.)

HARRY GREY et CHRISTIANE HUBERT.

AU MOMENT SUPRÊME

« Il me résistait... je l'ai assassiné ! »

Ce n'est pas parce que Leslie Casteel, mécanicien dans un garage de New-York, lui résistait que Helen Joy Morgan, une grosse fille brune de vingt-sept ans, l'a tué à coups de revolver. En réalité, le mécanicien et la jeune femme, depuis pas mal de temps, étaient au mieux ensemble ; et l'inculpée n'avait plus rien à refuser au jeune homme.

Seulement, si elle était de tempérament passionné, Helen Joy Morgan était aussi jalouse. A New-York, beaucoup de jeunes femmes de l'aristocratie ont leur auto, qu'elles conduisent elles-mêmes et rentrent au garage tous les soirs. Leslie Casteel était beau et gentil à la fois ; il avait toujours le mot pour rire et ne manquait pas de distinction. Alors, parmi sa clientèle, il avait quelque succès ; et, sentant qu'il plaisait, il était enclin à en user et abuser.

Helen Joy Morgan, un soir, venant chercher son ami, le trouva en conversation

avec une jeune femme très élégante. Il n'était question, ni d'embrayage, ni de bogies encrassées. Elle vit rouge et, tirant son browning, elle descendit froidement le malheureux bougre, qui expira sur l'heure.

Maintenant, devant la cour de justice, la meurtrière attend. Les jurés délibèrent. Auprès d'Helen Joy Morgan, sa vieille mère venue tout exprès l'assiste. Elle a le regard vague et désespéré de celles qui ont beaucoup souffert.

La jeune femme, qui devait prochainement être héritière d'une grosse fortune, peut-elle espérer en la clémence des juges ? C'est peu probable. Le crime passionnel, en Amérique, ne rencontre pas l'indulgence que les juges de chez nous lui consentent assez volontiers. Si Helen Joy Morgan s'en tire avec une dizaine d'années de prison, elle pourra se dire privilégiée entre toutes. (J. N.)



COMMENT LES ALLEMANDS CHERCHENT À SAUVER LA JEUNESSE DÉSEMPARÉE

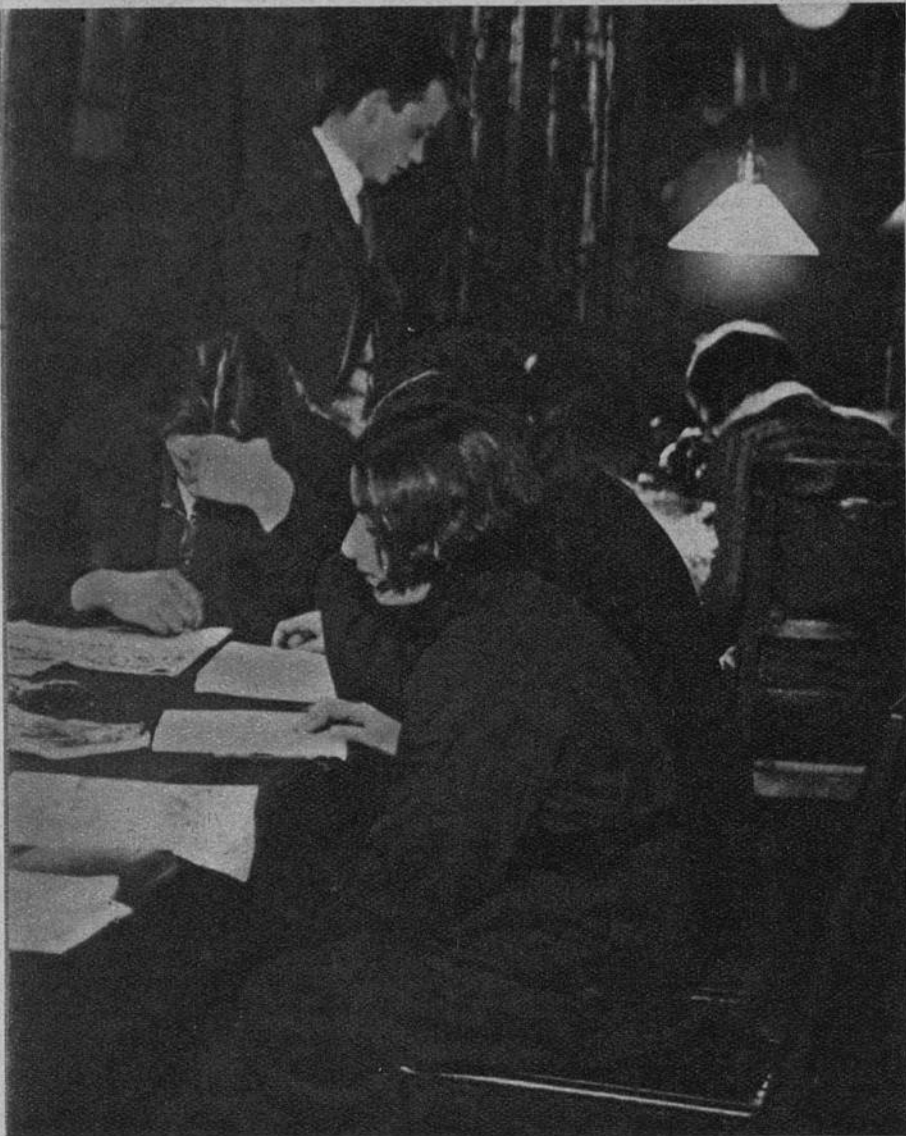


A gauche : Le promoteur de la méthode, le Dr Beck. Au-dessus : Quelques mots de réconfort valent mieux que la correctionnelle.



Beratungsstelle der Jugend

L'enseigne de l'Institut de conseils aux jeunes.



L'enfance criminelle constitue un des plus graves soucis des sociologues contemporains. Dans tous les pays, on s'efforce de lutter contre les tendances pernicieuses d'une jeunesse désemparée ou même abandonnée. Des mains secourables se tendent vers les malheureux adolescents que guette la prison et qu'une lourde hérédité prédispose parfois à une existence lamentable, vouée au malheur. Comment arrêter sur la pente fatale ces jeunes gens ou jeunes filles qu'une première faute risque d'enrôler dans l'armée du crime ? Des œuvres existent, certes, qui se sont donné pour tâche de relever l'enfance déchuë, les tribunaux spéciaux institués à cet effet fonctionnent avec douceur, dans un sentiment d'humanité compréhensible. Tous les efforts qui ont pour but cette régénération méritent d'être signalés et encouragés.

Parmi les nouvelles méthodes préconisées, il convient de mentionner celle du Docteur Beck, avocat réputé en Allemagne. Elle innove, en ce sens qu'elle tend à charger de la rééducation nécessaire des dévoyés réhabilités. Quelques exemples frappants démontreront l'efficacité de ce procédé inédit.

Voici un jeune homme de dix-sept ans. Appelons-la Otto. Il est né dans un milieu de malfaiteurs. A peine âgé de sept ans, son père lui apprenait à détrousser les passants ; à douze ans, c'était un filou parfait et qui promettait. Un soir, on l'arrête, alors qu'il faisait le guet pendant que les siens dévalisaient une maison. Il est condamné à être enfermé dans une maison de correction jusqu'à sa vingtième année. Mais un directeur d'œuvres charitables remarque sa vive intelligence et le prend sous sa protection. Cet homme de bien entend faire de ce mauvais garnement un honnête travailleur. Ses efforts ne sont pas vains. En effet, Otto s'avère plein de bonnes dispositions, et, deux ans plus tard, il deviendra un des meilleurs collaborateurs du Dr Beck, le promoteur de la méthode de relèvement dont nous parlons.

Otto a compris ce que l'on attendait de lui, il retourne dans les milieux d'apaches qu'il a fréquentés jadis, il retrouve quelques jeunes compagnons de ses tristes débuts, il les raisonne, les chapitre, leur fait comprendre dans quel abîme ils risquent de tomber pour toujours. Il est écouté, et bientôt il a

le bonheur de ramener au docteur Beck quatre mauvais petits bougres qu'il a catéchisés. Voilà quatre recrues arrachées à l'armée du crime et qui deviendront d'honnêtes gens.

Autre exemple de la méthode du Dr Beck : Michel a déjà été pris en flagrant délit de vol, il a tout juste dix-sept ans. Il semble corrompu définitivement. Le Dr Beck demande qu'on lui confie cet indésirable pour quelques semaines.

— Vous n'en tirerez rien de bon, lui déclare-t-on. Cet enfant est perdu.

— Vous verrez, se contente de répondre l'éducateur.

Le Dr Beck remet sa brebis galeuse entre les mains de son disciple Otto. Ce dernier raconte au jeune dévoyé ce qu'il était autrefois et ce qu'il est aujourd'hui. Le petit misérable qui n'avait pas voulu écouter jusqu'ici les conseils des personnes charitables qui le sermonnaient, consent à prêter l'oreille aux propos du camarade Otto. Celui-ci ne le brusque pas, il lui parle doucement, lui montre, en un parallèle saisissant, ce qui l'attend s'il continue à suivre le mauvais chemin, alors qu'en travaillant honnêtement, tous les espoirs lui sont permis : bonne situation, un foyer, etc.

Otto, au bout d'un mois, s'est fait de la « forte tête » un ami qui l'écoute et lui est dévoué. Voilà encore un garçon sauvé des bas-fonds.

La même méthode est employée à l'égard des jeunes filles. Le Dr Beck se sert de rabat-teuses pour pénétrer dans les milieux que fréquente la jeunesse gangrenée.

Dans le bureau qu'il occupe à cet institut de relèvement, le Dr Beck a vu défiler toutes les misères humaines, entendu les pires confessions, senti les cœurs flétris-s'ouvrir pour une nouvelle vie. C'est sa grande consolation et son encouragement à continuer son apostolat. S'il veut bien vous montrer ses fiches, lesquelles, à l'instar des dossiers médicaux, portent des graphiques indiquant le recul du mal, vous serez étonné des succès remportés par cette méthode. Si, dans une ou deux générations, il y a moins de crimes, moins de vols, cet institut de relèvement pourra, sans vanité, dire qu'il est pour quelque chose dans l'amélioration de ces statistiques de criminalité.

Des œuvres de ce genre, il devrait en exister dans toutes les grandes villes du monde. On ne saurait trop répéter, en cette matière, que prévenir c'est guérir.

A gauche : Quelques désemparés dans le bureau du conseil.

UN REDOUTABLE "PIÈGE A HOMMES"



A Stratford-sur-Avon, qui fut, on le sait, la patrie de Shakespeare, on vient de trouver, dans les souterrains d'un château, une « man-trap », c'est-à-dire un piège à hommes, qui date du temps de l'immortel écrivain.

Cet engin, barbare entre tous, qui est le plus beau joyau de la collection, montré à grand soin par l'amateur qui l'on voit sur notre photo, n'était pas spécialement un engin de torture, encore qu'il eût de quoi proprement vous casser les jambes.

Il était essentiellement employé, en ce temps-là, par les chevaliers du guet, comme un moyen de défense contre les voleurs. Etiez-vous propriétaire d'un verger et aviez-vous à vous plaindre de maraudeurs ? Discrètement, on installait chez vous, au pied du plus bel arbre, le fameux « man-trap ». Il était rare que, dans la nuit, des cris épouvantables ne vissent point vous signaler la capture d'un renard à deux pattes.

En dehors même de la force prodigieuse des branches du piège, les pointes acérées que l'on voit de part et d'autre et qui s'entre-croisaient à la manière des lames d'une tondeuse, produisaient, comme bien l'on pense, des blessures horribles.

L'usage du « man-trap », d'abord libre, fut plus tard réglementé par des ordonnances

de police. En effet, des accidents graves étaient survenus. On cite le cas d'amoureux de Birmingham qui, en se retrouvant la nuit au pied d'une haie, furent capturés ensemble par un engin identique à celui que représente notre cliché. La jeune fille en mourut, et ce fut, dans toutes les Iles Britanniques, une clameur de réprobation unanime.

Il fut donc admis que le guet ne pourrait se servir de ce piège d'un genre bien particulier que lorsqu'un écriteau en signalerait au moins de façon vague la présence. C'est l'équivalent du classique « Attention aux pièges à loups ! », auquel personne ne croit plus d'ailleurs, depuis que les loups se sont faits si rares en France... mais que certains propriétaires s'obstinent à conserver dans leurs jardins.

Chaque fois que l'on se trouve en présence d'instruments de torture remontant aux temps passés, et notamment à la période médiévale, on est étonné de leur férocité à la fois et de l'imagination de ceux qui les conçurent.

La « man-trap » ne déparait pas le lot des instruments de question ordinaire ou extraordinaire que l'on conserve dans les prisons ou les musées à l'usage des curieux et des savants. (W. W.)

n'est pas bien, en effet, constata le magistrat.

— C'est ses poids à lui qui n'avaient pas le poids, intervient l'épicier.

— Alors, je ne comprends plus, fait le président. Quel est celui qui vendait des pois à l'autre.

— C'est moi, assure l'épicier, mais quand il dit que mes pois n'avaient pas le poids, cela signifie qu'à son idée, mes pois p.o.i.s. ne pesaient pas leur livre ou leur kilog... Et quand je dis, moi, que ses poids n'avaient pas le poids, il s'agit uniquement de poids p.o.i.d.s.

— C'est assez embrouillé.

— Mais non, mon président. Moi je demande une expertise.

— Oui, pour vos blessures, mais vous l'avez déjà obtenue.

— Non, une expertise pour ses poids.

— Et moi j'en demande une pour ses pois.

— Finalement, l'affaire est renvoyée à huitaine pour l'examen des poids du client.

Et l'audience étant levée, la foule se retire, les uns expliquant aux autres, qui n'ont pas encore bien compris, que, dans cette affaire, il y a le poids des pois et le poids des poids.

La fausse perle.

Oh ! le doux visage de cette fille accusée de vols par trois patronnes successives.

Elle, coupable de s'être approprié ce qui ne lui appartenait pas ?

Erreur sans doute. Erreur, certainement.

— Je n'en suis pas encore revenue, vient déclarer à la barre une accoucheuse qui l'employait en dernier lieu.

— Ainsi, demande le président, vous ne vous aperceviez de rien ?

— Absolument de rien. Mais aussi faut vous dire que je n'ai guère le temps de regarder dans les tiroirs, vu mon métier.

L'expression est assez malheureuse et fait rire tout le monde.

La sage-femme s'étonne et enfin comprend.

— Ah parce que j'ai dit « tiroir ». S'agit pas de polichinelle ici.

Et les rires de redoubler.

Les deux autres patronnes viennent également déposer.

L'une, une rentière bien pensante, déclare qu'au fond, du premier jour, elle avait vu que cette fille n'était pas catholique.

— Preuve, ajoute le témoin, qu'elle n'allait jamais à la messe.

Le nouveau témoin a sa part d'hilarité.

— Enfin, dit la rentière, je mettais tout sous clef. Eh bien, ça ne l'a empêchée de prendre des choses et des choses... Dites, monsieur le Juge, comment qu'il faut faire pour se préserver des bonnes ?

— Je ne suis pas ici pour vous donner des conseils à ce sujet, madame, répond assez justement le magistrat.

Le troisième témoin est l'épouse d'un directeur d'agence privée de renseignements. Voilà qui est assez inattendu.

— Comment, s'étonne le président, vous ne pouviez pas être mieux « renseignés » sur votre bonne ? Voilà qui n'est guère encourageant pour votre clientèle.

Le témoin explique.

— Mais, monsieur, c'est pas moi qui m'occupe de renseigner la clientèle, c'est mon mari. Moi, je surveille mon ménage, et c'est tout.

— Vous le surveillez même mal, car les procédés de la voleuse étaient assez grossiers.

— Oh ! pour ça non, elle n'a jamais dit de gros mots devant moi.

— Je parle de ses procédés.

Comme la fausse perle n'en est pas à son coup d'essai, elle s'entend infliger deux ans de prison.

Et, en se retirant, elle soupire :

— Si c'est pas malheureux.

Cette plainte concerne-t-elle son sort, la dureté des juges, ou est-ce plus simplement le cri d'une innocente ? Car l'accusée a tout nié, tout, même d'avoir déjà été condamnée pour vol.

— C'est ma sœur, a-t-elle dit, et elle est morte... Je demande qu'on arrête la discussion pour qu'on fasse une enquête là-dessus.

Mais le président n'a pas cru utile d'arrêter la discussion.

Bigame.

C'est un bigame, mais il ne s'en fait pas pour si peu et il s'étonne même, semble-t-il, de se trouver, pour un fait aussi anodin, devant les tribunaux.

— Puisque je ne pouvais plus m'entendre avec ma première, fait-il, et qu'au contraire, on se comprenait tout ce qu'il y a de bien avec ma deuxième.

— Vous traitez cela comme une charade, s'amuse le président.

— Mais non, je ne charrie pas, croit comprendre l'accusé. Je ne me permettrai pas.

— Il fallait divorcer.

— Avec laquelle ?

— Avec la première.

— Mais justement, elle ne voulait pas, alors que ma deuxième aurait très bien compris ça. Mais je ne pouvais tout de même pas divorcer d'avec celle qui me plaisait. Faut être logique et juste. Enfin, je ne pensais pas que la loi était aussi sévère.

— Nul n'est censé ignorer la loi. Vous n'avez jamais entendu prononcer cette phrase ?

— Non, ça ne m'est pas arrivé que je sache. Et puis, qu'est-ce que ça veut dire... ce que vous dites ?

Le président n'insiste pas.

Il interroge la deuxième femme de l'accusé.

— Vous saviez bien qu'il était déjà marié, pourquoi avez-vous consenti à l'épouser ?

— J'ai cru que, du moment qu'on ne passait pas par l'église, ça ne faisait rien. Et puis, du moment aussi qu'il ne fréquentait plus sa première...

— Voyons, ne faites pas l'innocente. Il vous a dit qu'il avait présenté de faux papiers.

— Parce qu'il avait perdu les vrais. Mais voici un coup de théâtre : la première femme de l'accusé se présente à son tour à la barre pour défendre son mari coupable de bigamie.

— Moi je veux bien divorcer. On était même d'accord à ce sujet, quoi qu'il en en dise, mais paraît que c'est des chinoïseries. C'est pour ça qu'il ne s'en est pas occupé. Et puis il disait qu'il ne voulait pas se faire remarquer.

Finalement, comme tout le monde est d'accord, le bigame bénéficie d'un acquittement sur la promesse de divorcer le plus vite possible.

— D'avec laquelle ? demande-t-il encore naïvement.

Le président en tombe de haut.

— Comment avec laquelle ? Mais avec celle que vous n'aimez plus, je suppose.

— Evidemment, approuve l'accusé, mais vous savez, la loi est si drôle !

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

TRIBUNAUX COMIQUES

Caissier indélicat.

— Pendant plus de vingt ans, on n'a rien eu à me reprocher, c'est quelque chose !

Le président regarde l'accusé et se demande si l'homme maigre qui se trouve dans le box n'a point l'intention de se moquer de lui.

— Mais, riposte enfin le magistrat, de votre propre aveu, voici douze années, sur ces vingt, qu'au moyen de grattages et oublis volontaires, vous faites passer dans votre portefeuille l'argent qui se trouve dans la caisse de votre patron.

— Je ne dis pas... puisque je l'ai avoué, mais je répète que depuis vingt ans on n'a rien eu à me reprocher. Dame, puisque mon patron ignorait que je le trompais.

— Ainsi je serais mort brusquement et mon patron aussi que pour tout le monde je passerais pour un caissier honnête.

— Soit, cède le président, ne luttons point de finesse. Voyons les choses nettement. Vous avez puisé dans la caisse de votre patron. Il n'a rien vu et, finalement, vous avez tout avoué... Au fait, pourquoi ces aveux, brusquement ?

— Mon patron était trop bête. Je voulais qu'il sache pour le punir de sa bêtise, pour qu'il ait lui aussi des embêtements.

Moi j'en ai depuis le premier jour à me dire sans cesse : « On va s'apercevoir de quelque chose ». A la fin j'en avais assez. A chacun son tour d'avoir des ennuis.

— Que faisiez-vous de cet argent ?

On ne vous connaissait pas de maîtresses.

— Le jeu. Les courses. Oh ! si j'avais gagné, j'aurais remboursé. J'aurais même fait des cadeaux. J'aime faire des cadeaux.

Je ne jouais d'ailleurs que pour ça. Au fond, je ne suis pas un vrai joueur.

— Peut-être, mais vous êtes un vrai voleur.

— Pas non plus.

— Comment, pas non plus ?

— Puisque je vous dis que j'aurais remboursé si j'avais gagné. C'est pas l'habitude des autres voleurs.

— Dirons-nous que vous avez fait des emprunts forcés ?

— Oh ! non, dites comme vous voudrez, ça me coûtera tout autant.

— Il y a de grandes chances.

Deux ans de prison, et l'homme se retire en soupirant :

— A quoi tiennent les choses ? Avec de la veine, je restais un honnête homme.

Vraiment, ce pauvre caissier n'a pas eu de chance.

C'était un petit épicier.

Celui-ci habitait Montmartre.

Il avait une excellente réputation jusqu'au jour où un client lui administra une sévère raclée qui le cloua pour deux mois au lit.

L'agresseur est là qui s'explique :

— C'était un voleur, un voleur et un voleur !

— Expliquez-vous, demande le président. Enfin entrez dans les détails.

— Il vendait par exemple des pois qui n'avaient pas le poids.

— Des pois qui n'ont pas le poids, ce

Pour indiquer les passages cloutés

Quand vient la nuit dans les avenues parisiennes et que les globes électriques espacés ne peuvent arriver à éclairer toutela surface de la chaussée, on enregistre depuis quelque temps des accidents d'un genre particulier. Depuis que les passages cloutés ont été institués pour rendre service aux piétons, ceux-ci ont pris l'habitude de s'y engager dans n'importe quelle circonstance et de ne plus porter attention aux automobiles qui arrivent sur eux. Mais si, le jour, les automobilistes n'ont aucune peine à apercevoir les clous blancs et brillants, il advient que, dans l'obscurité, ils ne puissent plus les apercevoir ; de ce fait, ils risquent toujours d'écraser ceux qui se croient en sûreté du fait des clous magiques, au milieu de la chaussée.

Pour prévenir ce danger, on vient d'installer, à titre d'essai, un signal lumineux qui indiquera aux chauffeurs la présence d'un passage clouté. Ce signal s'allume automatiquement à partir de la chute du jour. Il se différencie des autres indications de la voirie urbaine par sa forme triangulaire tout à fait caractéristique. Est-ce à dire que le nouveau signal soit esthétique ? Ce ne sera pas notre avis. Cette espèce de colonnade est d'un effet assez désastreux. Mais nous sommes, malgré tout, de ceux qui pensent que la sécurité des passants a plus d'importance que la majestueuse... ordonnance des avenues de la Capitale.

Voici le premier signal lumineux de passages cloutés installé à Neuilly. Nul doute que sa silhouette particulière ne le fasse vite reconnaître des usagers de la voie publique, et l'on peut espérer que, grâce à cette nou-



ouvelle précaution de l'édilité parisienne, nous aurons moins d'accidents de la rue à enregistrer, tout au moins au cours de la nuit. (K.)

On accuse, on plaide, on juge...

Le meurtre de l'Américain Richard Wall.

Au commencement de l'hiver dernier, un Américain, Richard Wall, qui menait à Paris une existence assez incertaine, tantôt habitant un palace et fréquentant assidûment les champs de course, tantôt locataire d'un garni sordide, disparaissait de façon mystérieuse.

Qu'était-il devenu ? Ses amis qui, parfois, alors que Wall était dans la détresse, l'hospitalisaient s'émurent de son absence, la police prévenue ouvrit une enquête, laquelle fut en vérité assez difficile, car le personnage était énigmatique : sans profession, sans fortune, il dépensait certains jours sans compter ; habitué des restaurants de luxe où, en compagnie d'amies somptueuses et somptuaires, il faisait des repas fins arrosés de champagne de grande marque, quelques jours plus tard, le même homme, ayant vendu à bas prix ses vêtements élégants, apparaissait vêtu d'un costume sordide et disait à un camarade de fête :

— Veux-tu me garder une nuit ou deux jusqu'à ce que je retrouve de l'argent.

Et l'ami hébergeait Richard Wall miséreux et mourant de faim qui devenait à nouveau une semaine plus tard un élégant gentleman au portefeuille bien garni.

Mais Wall, un soir, ne reparut pas ; sur le pont suspendu de Triel, non loin de Poissy, on découvrit un paquet de vêtements ensanglantés et presque consumés par le feu qui n'avait pas tout dévoré : c'étaient un veston et un pardessus ayant appartenu à l'Américain, dont le corps avait dû être jeté dans la Seine : pourquoi ? Pourquoi ?

Les amis du disparu furent tour à tour entendus : un desdits amis, M. Jean Herbat, déclara avoir rencontré Wall dans un restaurant plusieurs jours auparavant en compagnie d'un de leurs camarades communs, Guy Davin ; un autre compagnon de l'Américain confirma le fait.

Qu'était ce Guy Davin ? Un jeune dévoyé de vingt-cinq ans, fils trop gâté d'honorables commerçants, il fit au lycée Pasteur de lamentables études ; paresseux, fantasque, il aimait la vie facile, les femmes, le jeu, mais détestait le travail.

— Je ne suis pas fait pour la médiocrité, mais bien pour la large existence facile !

La large existence facile ! c'était dans l'esprit du jeune Guy les matinées passées au lit, les après-midi au dancing et les soirées dans les restaurants en vogue ; il fréquentait une société très particulière de gentilshommes dans la misère, de banquiers exotiques, de princesses plus ou moins russes, de femmes et d'hommes de toutes sortes : c'est ainsi qu'il connut l'Américain Richard Wall dans ce monde si spécial qui ignore le travail et ne veut connaître que le plaisir.

Peut-être Guy connaissait-il la retraite du disparu, peut-être même avait-il trempé dans quelque sombre histoire, car Davin avait déjà eu affaire à la justice ; un recel d'automobile volée lui avait valu dix-huit mois de prison et il venait d'être impliqué dans une autre aventure de vols et de violences.

Or donc, au matin de son anniversaire — il avait eu ce jour-là vingt-cinq ans — Guy Davin reçut la visite des policiers, le jeune homme, blême, introduisit les trois hommes dans la chambre où il se trouvait en compagnie de sa femme, Mattalia Kortchain, également âgée de vingt-cinq ans et née à Sébastopol ; de suite, les inspecteurs découvrirent un gilet dont la doublure était identique à celle du veston brûlé ramassé à Triel. Davin interrogé se défendit comme un beau diable contre tout soupçon, néanmoins il fut emmené à la police judiciaire et interrogé par MM. Guillaume et Guichard.

Le jeune homme encore opposa de violentes dénégations aux questions précises qui semblaient l'accabler.

— Le gilet de même étoffe que le veston de Wall ; par hasard ! déclara-t-il, le dernier ami vu avec Wall était moi, c'est vrai... encore le hasard !...

Puis il sembla tomber dans une profonde méditation et, tout à coup, s'approchant

de M. Guillaume, il lui murmura à voix basse :

— J'ai quelque chose de grave à vous dire !

— Je vous écoute, dit le commissaire.

Une seconde, Guy Davin se recueillit et enfin scanda d'une voix presque ferme :

— Oui, c'est vrai... je suis l'assassin de Richard Wall... Je l'ai tué pour lui voler les sept mille francs qu'il avait sur lui !

Et alors commença une longue et pathétique confession : Davin et Wall se connaissaient depuis peu de temps ; un jour, tous deux déjeunèrent ensemble dans un restaurant des Ternes et, durant le repas, l'Américain, mis en verve par un vin trop généreux, raconta qu'il avait volé une auto dans laquelle se trouvaient deux valises, le produit desdites valises lui avait rapporté sept mille francs.

— A ce moment, dit Davin, l'idée du vol germa dans mon esprit, car j'étais sans le sou... J'ai quitté Wall pour quelques instants et je suis allé acheter un revolver et des cartouches, puis, revenant retrouver mon camarade au restaurant, je lui ai proposé de faire une promenade au bois, il accepta, je pris le volant ; l'Américain se plaça à ma droite, et dès que nous fûmes dans l'épaisseur du bois, je saisis mon arme et, par deux fois, fis feu dans la direction de Richard, qui s'effondra comme une masse.

Davin expliqua encore comment il acheta à Mantes une paire de ciseaux pour couper les vêtements de sa victime :

— Il me semblait, ajouta l'assassin, qu'il serait plus difficile à la police d'identifier le corps d'un homme nu !

Guy ensuite mit le feu aux vêtements qu'il avait enlevés du corps de Wall, dont il bascula le cadavre dans la Seine au pont de Triel, les vêtements mi-calcinés furent retrouvés et après les aveux de Davin, le corps fut découvert par un scaphandrier.

M. Gay, juge d'instruction au parquet de Versailles, entendit à nouveau le jeune assassin, qui confirma la première version qu'il avait donnée du crime et conclut :

— C'était pour les sept mille francs, j'étais sans le sou !

Guy Davin devait comparaître à la dernière session des assises de Versailles, assisté de M^e Maurice Garçon et André Constant, mais, s'étant pourvu en cassation contre son renvoi devant le jury, le meurtrier de Wall ne comparaitra qu'en septembre.

Le parapluie caméléon, arme offensive.

M^{me} M... possédait un joli parapluie en peau de soie du plus beau noir ; or, un jour, le manche de cristal du précieux objet se brisa et il fut confié au réparateur.

Lorsque la cliente revint pour prendre son encas, elle prétendit que la soie avait changé de qualité et de couleur :

— Mon parapluie était noir, il est à présent marron, vous l'avez remplacé par un autre !

Le commerçant voulut convaincre la dame qu'il lui remettait son bien et nul autre.

— Non ! s'exclama-t-elle, ce n'est pas mon parapluie.

— Si, madame, je vous assure.

— Non, monsieur...

— Si, madame...

Hélas ! à peine le brave homme avait-il prononcé cette dernière affirmation qu'il recevait sur la tête un formidable coup du parapluie litigieux jadis noir devenu marron, mais en tout cas transformé à présent en arme offensive : la main qui maniait l'encas était nerveuse, le coup rudement appliqué et le pauvre marchand en saigna abondamment du nez.

Battu et pas content, il assigna son irascible cliente devant le juge de paix du IX^e arrondissement, qui condamna la propriétaire du parapluie caméléon à verser deux cents francs de dommages-intérêts à sa victime.

— Mais ! fit la dame indignée de cette condamnation, puisque mon parapluie avait changé de couleur, j'avais bien le droit de réclamer !...

— Oui... mais non de manifester une telle colère par des arguments violents ; on ne frappe pas une femme, même avec une fleur, et pas un homme même... avec un parapluie ! SYLVIA RISSER.

BATAILLE DE RUES ET DE MAISONS



C'est un tableau bien caractéristique de la vie américaine que notre cliché représente. Un fou — ce pourrait être un gangster ! — s'est barricadé dans sa maison et fait feu sur quiconque tente de l'approcher.

La police, avec son matériel : boucliers, pistolets à gaz, mitrailleuses, a cerné l'immeuble, dont tous les autres habitants ont fui. Cependant, en arrière, des deux côtés de la rue, les « cops » ont établi un barrage. La foule est là, attentive et curieuse, oreille tendue, yeux agrandis ; les rumeurs de la bataille nourrissent son impatience.

Cependant des jeunes gens, plus hardis, se penchent aux fenêtres ; l'un d'eux s'apprête, pour mieux voir, à grimper sur le bec de gaz.

La scène s'est passée à Camden, dans l'État de New-Jersey. Le fou — un pauvre type, Nicola Spano, verrier de son état, — voyait des ennemis partout et tirait des coups de revolver au hasard ; quand un détective vint parlementer avec lui, il le reçut par une salve.

L'autre fit évacuer aussitôt la maison et téléphona au poste.

Le siège dura deux heures. Deux heures de fusillade ininterrompue. Les policiers étaient soixante-quinze. Spano tout seul. Il y eut deux victimes parmi les représentants de la loi, mais le verrier ne put être capturé vivant, lui, qu'après avoir reçu huit balles dans le corps, des balles de mitrailleuse qui avaient réussi à percer le matelas derrière lequel le dément, à sa fenêtre, s'abritait !

Naturellement, on ne pense pas que le malheureux survive à ses blessures. Peut-être cela vaudra-t-il mieux, cette folie furieuse n'étant pas de celles auxquelles l'on peut remédier et dont la guérison définitive vienne récompenser les efforts des spécialistes.

C'est par miracle, estime-t-on, que, dans cette foule trop imprudente, on n'ait pas eu à enregistrer de victimes. La badauderie serait-elle plus forte que l'instinct de conservation, en Amérique ?

PARIS A SES BAS-FONDS
NEW-YORK A SES GANGS
LONDRES A SON UNDERWORLD
BERLIN A SON UNTERWELT

GANGSTERS
RACKEETEERS
TRAFIQUANTS
BOOTLEGGERS

VOUS CONNAITREZ TOUS LES
SECRETS DE LEUR ORGANISATION
EN LISANT CHAQUE SAMEDI

LE ROMAN-REPORTAGE

NUMÉROS PARUS :

- N° 1 Les Folles Nuits de Montmartre
- N° 2 Sur la Route de Buenos-Ayres
- N° 3 Dans les Boîtes de Berlin
- N° 4 Les Bas-Fonds de Londres
- N° 5 Dans les Bars de Toulon
- N° 6 Les Casitas Argentines
- N° 7 Les Racketeers de Chicago

VIENT DE PARAÎTRE :

N° 7 Les Racketeers de Chicago
En vente chez tous les marchands de journaux
J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS

COUVERTURES
PHOTOGRAPHIQUES
PRISES SUR LE VIF
FORMAT DES
HEBDOMADAIRES

0 fr. 50
centimes

TOUS LES SAMEDIS



La reconstitution de l'assassinat de Richard Wall, dans les bois de Saint-Cucufa. Pendant tout le temps que le Parquet a été sur les lieux du crime l'assassin ne cessa de pleurer. Il est, ici, soutenu par son avocat, M^e Maurice Garçon. (W. W.)

Gorguloff devant l'échafaud ?

Est-ce la tête d'un fou qui va tomber ?



Une attitude de M^e Géraud. (R.)

Derrière le judas, il voit passer et repasser le képi à étoile jaune. Parfois, un visage s'immobilise. Ce n'est pas toujours le même visage. C'est toujours le même képi. Quand le judas se ferme, l'homme de garde reste en faction. Et son œil, dans le trou rond de l'oculaire, épie le condamné à mort.

A travers la porte close sur lui, c'est la dernière vision de Gorguloff sur le monde extérieur — la dernière jusqu'au matin proche et tragique...

Depuis qu'il est là, dans sa cellule, rivé à la chaîne qu'il traîne, il semble méditer, tête basse, des choses lointaines. Sa bouche molle s'entr'ouvre sur des mots sans son. Quand le garde, aux aguets, essaie d'entendre, il arrive que la voix se hausse : « Mon idée... La guerre politique... » Il remâche ses « principes » qu'il déversait dans une énigmatique incohérence, du haut de son box d'assises. Il remâche aussi des haines, de vieilles haines d'avant son crime, qu'avec une prudence animale, il avait tues jusqu'au verdict implacable. Alors il grogne : « Ma carte... ils m'ont refusé ma carte... bon soldat... Ils l'ont donnée aux Boches qui ont tué des Français. »

Est-ce que ce serait la raison secrète de son crime ?

Gorguloff a été condamné à mort. Ironie dramatique des affaires humaines. L'assassin du Président de la République n'a plus qu'un suprême espoir : le Président de la République. Celui qui seul pourrait lui laisser la vie lui doit sa fonction. Faut-il dire qu'aux dernières heures du procès, on entendait, parmi les curieux sortant du spectacle judiciaire, des réflexions familières et, nonobstant l'horreur du lieu et du fait, semi-plaisantes, sur cette invraisemblable situation : un chef d'État décidant sur l'assassin dont le crime l'intronisa. Philosophie shakespearienne et saisissant exemple de l'infinie théorie des causalités.

Réalité matérielle et plus rude. Cette tête qu'on doit couper est-elle saine ? La « chose jugée », inflexible entité selon la Loi, a répondu oui. Et cette péremptoire affirmation, quel homme, même parmi ceux qui l'ont apportée dans le prétoire, est sûr qu'il pourrait la répéter demain — demain, quand on aura, pour y chercher son secret, ouvert cette tête après qu'elle sera tombée dans le panier de son ?

C'est maintenant, j'imagine, dans le silence, dans le repos, éloigné des passions du débat et de l'ivresse des éloquences, c'est dans sa méditation que l'homme qui a jugé ou suivi le procès recommence à le juger ou à le suivre.

Gorguloff ! Dès qu'il est apparu, ma première pensée a été : « Comme il ressemble peu à ses portraits ! » Tous les dessinateurs l'ont représenté à leur manière, en des croquis dont aucun ne ressemble à l'autre, dont aucun, surtout, ne ressemble à Gorguloff. Ce n'est pas leur faute. Et je sais leur talent. Car les photographies, elles non plus, ne lui ressemblent pas.

Si j'avais su tenir un crayon, il me semble que j'aurais tenté ce croquis. Un front qui se penche en avant sous une tignasse hérissée en pointe, un nez qui plonge en faisant un angle creux avec ce front, un menton qui s'avance. Et une ligne de nuque toute droite qui descend du sommet conique du crâne. Ainsi, je n'aurais obtenu peut-être aucun des traits réels de l'assassin. Je crois que j'aurais eu son expression, cette expression étrangère, slave, ethnique qu'un expert m'a semblé confondre avec son âme.

De fait, nous connaissons tous des Russes qui ont cette tête-là, la tête intraduisible de Gorguloff.

Ce n'est pas une raison qui justifie cependant cette proposition simpliste, apportée solennellement à la barre, avec l'agrément du serment des experts et de l'hermine d'un procureur général : « Les Russes sont tous un peu comme cela... »

Je ne suis pas sûr que je n'atténue pas. C'est un Russe, un Russe du Caucase, disait le D^r Legrain. Si c'était un Bourguignon ou un Limousin, je le tiendrais pour dément. Et le Procureur général concluait en prétendant, par Gorguloff, démontrer l'âme slave : « S'il y a des Russes ici, qu'ils ne commentent pas mes paroles ni ne s'en émeuvent... »

Trop facile et trop imprudente explication d'une affaire inexplicable...

Personne de ceux qui l'ont vu n'a pu se défendre, en soi-même, de tenter de juger Gorguloff. C'est une décevante entreprise. Et je tiens qu'aucune conviction spontanée ne pouvait s'installer dans une conscience de spectateur. Il lui fallait accepter celle qu'on lui apportait.

Les yeux de Gorguloff sont petits, ronds et, dès l'abord, de peu d'expression. Le regard d'un fou allume toujours une petite flamme étrange. Seulement, elle n'est pas constante. Aux premiers mots qu'il a prononcés, il a étonné. Oserais-je dire qu'il a déçu ? Quoi ! l'assassin d'un chef d'État ce garçon pleurnichard, au ton humble, qui se présente l'épaule basse et qui donne, ou plutôt qui semble vouloir donner, l'apparence d'un « pauvre type ».

Tandis qu'il parle, je regarde ses mains. Elles s'élèvent toutes deux, ensemble, de la barre, où elles s'appuyaient, et elles s'y reposent. S'il tente un geste, il est étrié, avec quelque chose d'artificiel. Et puis, il s'est tourné, d'un coup, vers le fond de la salle : « Écoute-moi, France... Écoute-moi, la France... » Eh bien ! ses yeux, à ce moment, ses yeux avaient la flamme étrange... Je pense que sa défense la meilleure, la seule, elle était tout entière dans ce regard-là. Ceux qui le jugeaient ne l'ont peut-être pas vu. Pourtant, chaque fois qu'il revenait à « son idée » « Mon idée !... Mon idée ! » il avait ce même regard. Ce n'est pas sa voix qu'il fallait entendre. C'est son visage qu'il fallait regarder.

Inlassablement, il revenait à ses histoires de « cent millions de paysans russes » de son « Parti sauveur de la Russie »... de sa « guerre politique » comme à une obsession qui l'habitait et ne voulait pas sortir de ce déplorable habitat.

A ce moment-là, il semble bien qu'il est aveugle et qu'il est sourd. Isolé dans son rêve absurde et infernal, il machonne pour lui-même on ne sait quel monologue impénétrable.

Il a l'aspect aussi et même le ton d'un de ces bonshommes prétentieux de réunion publique, de ces petits tribunards infatués qui, sans connaître leur grotesque, veulent jouer un rôle et s'offrent en un spectacle dont ils ignorent le comique lamentable. Un mégalomane obsédé, voilà ce que semble être ce Gorguloff. Mais cela, c'est l'avis du bon sens. Et le bon sens peut être abusé. En justice, on le présume, en certifiant que la science, quand elle est officielle, est certaine.

J'essaie encore, à l'heure où l'homme est promis à la mort sous le prétexte qu'il est d'esprit sain, de raisonner sur cette voix dont j'ai gardé l'écho. Quand il prononçait ces phrases qui contenaient la démente et qui pouvaient le sauver, Gorguloff n'avait pas l'empirement de l'apôtre illuminé. Et cette voix sourde sonnait faux. Mais l'habitude des assemblées et des hommes enseigne que les affirmations les plus sincères ont souvent ce ton-là. De même que d'irréductibles mensonges sont proférés avec l'ardeur apparente de la conviction. Était-ce un fou qui parlait ? Même ceux qui ne lisent pas, qui ne voient pas un regard, ne peuvent pas, avec une inébranlable certitude, répondre non. Ni oui. Trois aliénistes — sur six — ont répondu ce « oui » cependant, éclairés, nous dit-on, par des lumières que nous ignorons, et qu'ignoraient trois autres des leurs, apparemment. Cette leur secrète, c'est cela, cela seulement qui illumine l'affaire.

Les experts, on ne peut pas cesser de les interroger. C'est vers eux qu'il faut encore se tourner — aujourd'hui surtout — comme pour leur demander : « C'est bien vrai ?... Vous êtes sûr ?... Il n'y a pas de doute, n'est-ce pas ? »

Je le dis du fond de mon âme, je ne voudrais pas être l'un de ces trois hommes-là. Je ne voudrais pas être l'un de ceux qui ont le droit, le devoir, l'angoisse, de leur crier : « Assurez-moi... » Et surtout : « Rassurez-moi !... »

Le D^r Genil-Perrin, qui porte en lui cette confortable assurance, si nécessaire à ceux qui doutent, a exprimé cette thèse verbale du « déséquilibre » par causes non pas mentales, mais ethniques. C'est la comparaison du Caucasiens au Bourguignon, évoquée tout à l'heure. C'est-à-dire ceci : Ce qui serait de la démente chez un être de chez nous est un état normal pour cet

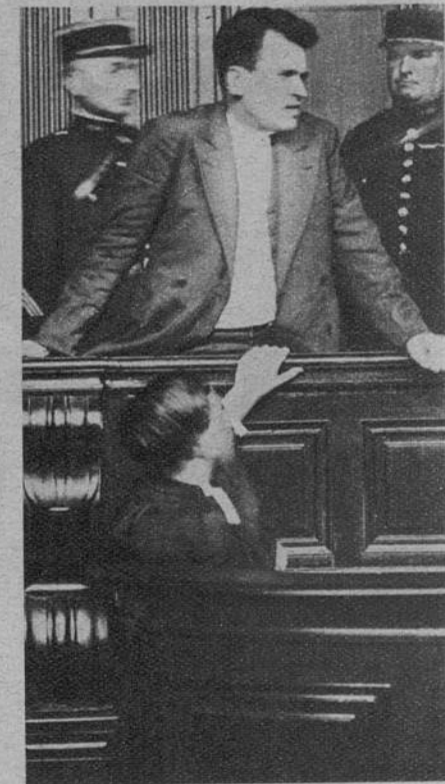
indigène lointain. Intéressante théorie d'essai, piquant paradoxe de conférence, certes. Mais, quand il s'agit d'engager la tête d'un homme sous le couperet... La justice devrait savoir se défendre des phrases qui visent à l'effet, des préceptes élégants et des désinvolures originales.

L'expert a proclamé : « Gorguloff n'est pas un paranoïaque. » Le plus classique lexique, plus utile ici qu'un code, présente ce mal comme une déficience de la volonté. Impulsivité invincible. Le D^r Genil-Perrin a rappelé qu'il avait écrit là-dessus un livre. Ce livre — ce n'est pas lui qui l'a ajouté — fait autorité. Il révèle trois éléments morbides essentiels. Orgueil, méfiance, faux jugement. Or, c'est la définition même de Gorguloff. Et n'étant pas juré, indigne sans doute de l'être, et en même temps heureux de ne l'être point, je n'ai pas entendu sans émoi affirmer que « Gorguloff n'est pas atteint de ce complexe d'orgueil et d'inaptitude sociale qui caractérise la démente. » Il m'apparaissait bien que le mégalomane de « mon idée », ce médecin incapable de médecine, ce prétentieux raté, présentait exactement ces deux signes dont la science m'enseigne l'implacable conclusion.

Le D^r Truelle, au front chenu, ne nie pas le désordre des écrits de Gorguloff. « Il n'est pas fou, explique-t-il, parce qu'il n'en est pas dupe. C'est de la fantaisie. » Mais ce désordre, c'est la cause de l'« idée », c'est la cause du crime. Et le crime affreux, hélas ! n'est pas une « fantaisie ». Alors ?

Le D^r Rogues de Fursac, dont la réputation de bienveillance est grande, il faut le dire, confirme, nonobstant, le rapport de ses confrères. Il est « de l'avis de ces messieurs ». Mais je n'ai entendu aucun d'eux prononcer ce verdict. « Gorguloff est un simulateur. » Notre inquiétude, c'était cela surtout, c'était cela seulement. Les experts ne l'ont pas dit. Ils sont venus à la barre, un à un, pour ne pas le dire. Et l'accusation, sans eux, l'a soutenu toute seule.

À l'audience s'est instituée aux pieds de la Cour une étonnante consultation. Les experts et les contre-experts se sont installés en rond et ont donné une petite séance. Eh bien ! oui, invinciblement, il a fallu penser aux médecins de Molière. A



Gorguloff pendant la lecture du verdict. (R.)

cause de termes savants qu'on ne comprenait pas, on a compris tout de même que ces messieurs n'étaient pas d'accord. Il y a eu — comme dans Molière, de plus en plus immortel — des mots blessants de prétention blessée. Allusion assez fâcheuse contre un certain docteur Lwof qui a soutenu que Gorguloff était fou, et dont le D^r Genil-Perrin, avec une feinte nonchalance, assure qu'il ressemble précisément à Gorguloff, non sans laisser percer le bout du bonnet de Faculté, ou d'oreille moins docte, en ajoutant : « Il voulait faire le maître d'école avec moi... »

Le D^r Logre, chargé de titres officiels, juge Gorguloff sur ses écrits comme un demi-fou, un « cas-limite » entre la raison et la démente. Il l'assimile à tous les candidats régicides prudemment maintenus dans les asiles.

Le D^r Toulouse, désireux d'éviter des controverses publiques où les traits perfides écorchent plus encore la science que les savants, présente, lui, le « cas-limite »



Une attitude du procureur général Donat-Guigue. (R.)

entre la décision et la prudence. Il ne confirme ni ne nie le rapport des aliénistes.

Mais le D^r Legrain, médecin-chef honoraire des asiles de la Seine, a une conclusion effrayante : « J'en ai interné toute ma vie des centaines tout pareils à Gorguloff ! » Cette phrase-là n'a pas soulevé le tumulte. Heureusement. Tout de même, qu'on permette de penser que voilà quelque chose de plus grave qu'un assassinat, voire qu'un assassinat de chef d'État. Des centaines d'hommes ont été jetés au cabanon, conscients, selon l'arrêt de justice qui décerne à Gorguloff un brevet de salubrité d'esprit. Ou bien Gorguloff est fou, comme les autres. Horrible dilemme, songez-y bien. Il pourrait être la conclusion, non point seulement de ce pauvre article, mais de cette grande cause. Mais d'autres mots décisifs ont été prononcés par les grands juges contre la décision de leur justice.

Au D^r Toulouse qui préconisait la collaboration des experts de la défense et de l'accusation, M. le Procureur général a répondu : « Ce système existe pour le lait et non pour le sang. Vous avez compris ? Le fraudeur a des garanties supérieures à celles du citoyen accusé d'assassinat. Les experts de l'accusation, pour décider du crime, sont les maîtres — seuls. C'est la « fôôôorme ». Bridoisson est terrible comme Ubu. Et il a la même grimace de sourire pour reprocher aux témoins de n'avoir pas vu ce qu'il leur a caché.

« Je demande à voir Gorguloff pour savoir s'il est fou. — Vous ne le verrez pas... Alors, je peux vous dire : — Vous ne savez rien, puisque vous ne l'avez pas vu. Donc il n'est pas fou !... »

On dit : C'est la loi. Tant pis. Il n'est pas bon qu'une loi soit stupide.

L'autre mot terrible est de M. le premier président Dreyfus : « Chaque fois qu'il ne s'est pas agi de grands principes, Gorguloff a paru très normal. »

Corollaire : Il est anormal quant aux principes. C'est précisément à cause de ces « principes » qu'il a assassiné !...

Les jurés ont condamné. Ils ont déclaré : Gorguloff est normal. Inclignons-nous. Inclignons-nous dans un angle de dix douzièmes proportionnel à leur certitude. Coupable ? Onze oui, un non. Circonstances atténuantes ? Deux oui, dix non. Un juré nous a cité, certifié ces chiffres.

Le jury a-t-il vu d'abord l'horreur du crime ? Cette épouse, cette mère, cinq fois éprouvée par les grandes douleurs humaines, dans ses fils héros, dans l'époux martyr ? Ceci est d'une qualité d'émotion si haute, si pure, qu'elle valait mieux qu'un argument de procureur.

Le jury s'est-il reposé sur la certitude de la seule science officielle, brevetée et garantie ?

A-t-il pensé, surtout, qu'un tel être, dangereux et féroce comme une bête, méritait la suppression ?

J'y consens. J'accepte cette thèse spartiate de l'élimination du déchet. Mais alors, abolissez cette parade de robes et d'hermines, cette pompe des juges et des codes, cette débauche latine de grands gestes et de longs discours.

La guillotine — toute seule. Coupez cette tête... Regardez ensuite ce qu'il y a dedans.



Le rendez-vous des chauffeurs. Quelle joie de faire la causette, en attendant le client éventuel ! Et tous ces « collègues » de se retrouver, entre midi et une heure, au restaurant habituel.

RUE de Turin, à Paris, un restaurant d'apparence modeste, et d'ailleurs de prix modestes, accueille chaque jour des chauffeurs de taxi. C'est une clientèle bruyante un peu, mais bonne payeuse, d'humeur excellente en général, et d'une loquacité qui peut-être étonnerait si l'on ne songeait que ces braves gens, tout le jour, sur leur siège, échangent en tout et pour tout une vingtaine de phrases : les clients sont toujours pressés.

J'avais remarqué, entre tous, un gaillard à la face rubiconde, au solide accent du Midi, qui semblait être un peu le chef de la table, tant on l'écoutait avec déférence.

Il arrivait — régulièrement — vers une heure. Son taxi était peint de vert espérance ; il en était très fier et prétendait que la couleur d'une carrosserie influait sérieusement sur le pourboire. C'était — ne vous l'ai-je point dit encore ? — un psychologue à sa façon.

Les hasards de l'existence journalistique me firent, un instant, fréquenter le petit restaurant de la rue de Turin. Avec admiration, j'entendais ce tribun, cet orateur naturel, exposer tour à tour ses théories politiques, mécaniques, circulatoires et industrielles. L'accent toulousain sonnait comme un cor ; et les serveuses, éblouies de tant d'éloquence, en oubliaient de servir leurs portions de bœuf gros sel.

Je trouvai un jour mon chauffeur de taxi particulièrement indigné. Le journal de midi annonçait, avec force détails sanglants, une agression contre un « collègue ». Près de la gare du Nord, le malheureux avait chargé des jeunes gens, qui prétendaient avoir raté leur train et voulaient se faire conduire en banlieue. Au petit jour, on devait retrouver la voiture dans un chemin désert. Au volant, le conducteur semblait sommeiller : il était mort. Des coups de revolver dans la nuque. Dévalisé.

— Je le connaissais bien, ce pauvre type ! Un si brave bougre ! Et avec ça, femme et enfants ! Si c'est pas malheureux une chose pareille. Ah, nous sommes mal défendus, voyez-vous !

— Comment cela ? fis-je, intéressé.

— C'est toute l'histoire de notre profession qu'il faudrait vous raconter... Voyez-vous, le métier de chauffeur de taxi est l'un des plus dangereux que l'on connaisse. Il vous expose sans cesse à trois drames : la contravention, l'accident, le crime. Le premier, passe encore ! Mais les autres...

« Disons un mot des accidents. En général, lorsqu'il arrive quelque chose de grave, c'est plutôt le fait d'un chauffeur qui possède sa voiture à lui plutôt que d'un employé de compagnie. Pourquoi ? Parce que les chauffeurs attachés à des firmes sont soigneusement éprouvés, qu'ils offrent en général toutes garanties d'honnêteté, de calme, et même de bonne éducation. Certes, dans le tas, il peut se glisser quelques brebis galeuses, mais, je vous le répète, c'est l'exception. Tandis que, pourvu qu'on ait sa « bagnole » à soi et un permis de conduire, il est toujours facile d'embrasser la profession. Les chauffeurs de nuit, en général, sont des propriétaires de voitures, parce que la nuit rapporte davantage, et aussi parce que, dans les garages de compagnies, on profite des heures nocturnes pour retaper les « moulins ». Quand vous voyez, sur le coup de deux heures du matin, des fous prendre la rue Royale, par exemple,

Combien en voit-on rouler ainsi, et rouler vite, qui se fient à leur mécanique et à leur coup d'œil ? Deux mille fois, ils passent et doublent sans anicroche. Puis, la deux mille et unième fois, ils tombent sur le grand « bec de gaz ». Là où un gigolo est excusable un chauffeur ne l'est pas. En même temps qu'il accepte de charger des inconnus, il accepte aussi de les mener à bon port. Mieux même ! Il s'y engage. C'est, somme toute, un vrai contrat de travail tacitement passé entre employeur et employé. Passons aux crimes du taxi. Il sont toujours les mêmes. Et d'une bassesse, d'une crapulerie sans exemple. On tue le chauffeur

herbe qui jamais n'oserait s'attaquer de face à un autre homme n'hésite pour ainsi dire jamais à décharger sur lui, à travers la glace, les balles de son arme. Il faut faire la part de la lâcheté humaine.

Au-dessous : Quand le moindre incident de la habitude de relever

Au-dessous : Alors, celui qui est le juge souverain, l'agent, s'approche. Carnet en mains, il va procéder aux constatations. Mais si l'accident n'a pas eu de témoins...



Insensible aux injures que se prodiguent les antagonistes, le gardien de la paix note avec soin, sur son carnet, tout ce qui lui paraît mériter d'être relevé. Le code de la route est son Coran.

pour l'autodrome de Montlhéry, il n'y a pas à s'y tromper : ce sont ces « faux professionnels » qui opèrent. Et la crise en a vu surgir en foule...

« Je ne voudrais pas avoir l'air de dire du mal de ceux qui possèdent leur voiture à eux, et parmi lesquels j'ai d'excellents copains ; mais il est une chose que le public doit soupçonner. Entre deux taxis, le client a toujours intérêt à choisir celui qui appartient à une compagnie. Ainsi, au cas toujours possible d'un accident, bénéficie-t-il de sérieux recours et d'une indemnisation quasi automatique. Cela en vaut la peine. Tandis que les assurés directs, surtout s'ils se sont adressés à de petites firmes, courent de bien gros risques... et ceux qu'ils transportent plus encore !

« Personne ne peut dire qu'il soit à l'abri d'un accident. Mais il est curieux de noter que les collisions graves ne se produisent presque jamais aux heures d'affluence dans un Paris embouteillé : à ce moment-là, tout le monde fait attention. Le plus dangereux ? Sans aucun doute la nuit et les dimanches. Les ennemis du chauffeur, dans la rue, ce sont, en dehors des petits verres ou du manque de sommeil, l'excès de confiance dans ses réflexes ou dans ses freins.

Notre photo, qui montre le client installé sur sa banquette, prouve à elle seule combien peut être dangereuse une profession qui vous contraint à porter des sommes élevées sur soi.

pour le voler, comme l'encaisseur, parce que l'on est sûr, ou à peu près, qu'il a de l'argent sur lui. Parce que l'on espère que le bruit de la détonation se perdra dans le fracas des roues. Parce que l'on ne sait rien de celui que l'on s'apprête à assassiner.

« Enfin, il est une autre, une raison plus particulière, faite pour tenter les très jeunes gens que sont en général nos adversaires : nous leur tournons le dos. Tel assassin en



Herp, jour lib

il s'attaquer de
hésite pour ainsi
lui, à travers la
e. Il faut faire la

« L'agression est donc toujours pareille, ou à peu près. Un garçon sans argent (il ne peut même pas, la plupart du temps, s'il se « dégonfle » tout à coup, payer la course) a hélé un taxi. Il donne l'adresse d'une

avenue déserte, d'un coin sinistre de la zone ou de la banlieue.
« Souvent, le chauffeur hésite. Puis... la perspective d'une bonne course, d'un bon pourboire séduisent ce malheu-

Un incident de la rue met aux prises des autos, quelles qu'elles soient, les passants ont pris pour habitude de relever les numéros. C'est un réflexe, mais quasi infaillible.



Dernière ressource, enfin, du chauffeur ! A proximité de sa main, dans une poche spéciale, le plus simple n'est-il pas d'avoir une bonne arme ? Un peu de sang-froid, et un homme averti en vaut deux !

En haut : De nombreux chauffeurs, pour inspirer respect et crainte aux bandits de grand chemin, ont imaginé d'avoir auprès d'eux, sur le siège, un chien-loup de naturel aussi féroce que possible.
(Photos S. G. P.)

*Taxi !...
vous êtes
brave ?*



Le permis de conduire du chauffeur de taxi est légèrement différent de la carte rouge remise au conducteur civil. On remarquera la vieille mention « moteur à pétrole ».

Un chauffeur regarde avec méfiance les clients qui veulent se faire conduire en des banlieues lointaines et qui, ma foi, ne paient pas de mine.

« Arrivé à l'endroit qui lui semble propice, le chenapan fait signe d'arrêter en frap-

Ci-contre : Les policiers usent à peu près régulièrement des taxis pour « filer » leurs adversaires. A distance respectueuse, deux autos se suivent... Qui pourrait soupçonner la première de receler de dangereux bandits ?

« Armés ? Nous le sommes presque tous. A portée de notre main, dans la poche spéciale de la portière, nous avons un pistolet automatique. A la rigueur, on peut se servir aussi de la manivelle de mise en route, arme terrible entre les mains d'un homme adroit.

« Certains d'entre nous ont imaginé d'avoir avec eux, près d'eux, un chien policier. La mesure n'est pas mauvaise ; elle a été appliquée avec succès sur les camions qui transportent des marchandises de valeur. Un chien, cela peut toujours aboyer ou mordre ; cela impressionne.

« La meilleure sécurité ? Ce serait bien, sans doute, de refuser certains clients. Mais on n'en a pas le droit. Il faut appeler un agent, donner des raisons valables...

« En réalité, nous n'avons pas le droit de refuser un client, quel qu'il soit, pas plus que nous ne pouvons interdire à un agent de réquisitionner notre voiture.

« Savez-vous — changeons de sujet — que les chauffeurs de taxi comptent parmi les plus utiles auxiliaires de la police ? On a beau être très nombreux, on finit par tous se connaître... Puis on charge dans le même quartier ; on mange aux mêmes bistros ; on fréquente des conducteurs de grande maison ; enfin, nous avons un syndicat...

« Toutes ces raisons réunies font que, lorsqu'on croise, la nuit par exemple, un « collègue » qui fait son petit fou et va trop vite, instinctivement, nous prenons son numéro ; et nous nous en souvenons. De même, nous avons la mémoire des couleurs de voiture, et celle des carroseries.

D'autre fois, quand il y a un « mystère du taxi sanglant », et cela arrive souvent, les policiers font appel à nous, pour des remarques techniques.

« Enfin, quand les agents se lancent à la poursuite de malfaiteurs en auto, ils nous réquisitionnent au vol ; et c'est alors, dans les rues de Paris, une belle bagarre.

« Enfin, il est un autre cas où des chauffeurs de taxi se rendent utiles à la société tout entière : quand ils chargent des clients suspects et suivent leur manège. Dans la plupart des taxis, le miroir rétroviseur est arrangé de telle façon que le client ne le voit pas, mais que le chauffeur peut sans en avoir l'air suivre tous les mouvements du transporté. Dans les cas d'idylle en voiture, cela nous en fait voir de drôles, allez ! Mais je vous conterai cela un autre jour.

« Vous voyez, par ces quelques exemples, que la vie de chauffeur de taxi a des côtés bien inattendus. Et je ne vous parle pas des aventures : la petite femme de trois heures du matin qui vous accorde ses grâces et ses faveurs, à la va-vite, sur les coussins, pourvu que vous la rameniez. Et d'autres, que leur ami, sans se douter que le champagne a fait de l'effet, nous confie pour les ramener à domicile, tandis que lui, l'égoïste, va se coucher... Ah, nous pourrions en raconter ! Des romans !

« Mais excusez-moi, ce sera pour une autre fois : j'entends qu'on me corne, au dehors.

JACK SCREEN.

LA PAMPA VERDOYANTE...



Ces Dames de l'Argentine



Non... Je ne suis pas à vendre. (Composition de R. Giffey.)

Au dessus : Fernand flâne rue Sarmiento.

CHAPITRE XIII

Lola.

Monsieur et Madame opèrent.

Qui peut fixer les limites de l'ascendant d'une femme douée de brillants avantages sur l'homme qui la désire ?

Qui peut dire où s'arrêteront les sacrifices de tous genres que lui consentira cet homme qui ne vit qu'en elle, par elle et pour elle ?

C'est de l'absolutisme. Et vous me pardonnez de reprendre pour la circonstance la brutale définition de Le Sage : « L'amour est un dérèglement de l'esprit. C'est une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. »

Peut-on parler de réfléchir, de raisonner, à une âme qu'une passion sans bornes semble pour ainsi dire envelopper et isoler du reste du monde ?

Le monde ! Quel est-il pour le señor Pablo Sanchaz ?

Le monde ! Lui rendra-t-il le dédommagement de son amour qu'il lui sacrifie, le bonheur qui lui est offert d'une manière si séduisante ?

Le monde ! Mais c'est elle !... Elle, cette femme qui est là près de lui. Elle, l'enchanteuse qui l'ensorcelle...

— Un ou deux morceaux, señor ?

— Toujours deux, chère madame.

Lola a rejeté son beau corps sur les coussins du sofa dans une pose étudiée qui la déshabille.

Fumée. Enchantement. Désir.

Il est pressant. Elle sourit.

— Lola, dit-il, si vous voulez...

Il hésite.

— Quoi ? demande-t-elle, gamine.

Il reprend en soupirant :

— Si vous voulez me faire un grand plaisir, vous viendriez passer quelques jours dans mes propriétés à Bahía ?

— Pourquoi pas ?

— Vous viendriez ?

— Peut-être !

Señor Pablo est si heureux de cette demi-promesse qu'il s'écrie d'un air d'inspiration et de triomphe :

— Ah ! je vous assure que vous ne le regretterez pas. C'est si beau, si vous saviez ! La pampa verdoyante !... Les immenses troupeaux de bœufs !... Les champs de blés à l'infini, et blonds comme vos cheveux, Lola... Toute la nature dont le sein se soulève, large, ferme, ivre d'amour...

La sonnerie du téléphone qui retentit

soudain coupe, hélas, l'élégie géorgique du cher homme.

Lola, comme à regret, décroche le récepteur.

— Allo !... Oui, c'est moi, Lola... Ah ?... Non, je ne suis pas sortie ce matin... J'étais fatiguée, je me suis couchée tard. Oui, au théâtre... Non !... Je vous dis : non ! Je ne suis pas seule. J'ai une visite... Non, ce n'est pas Suzanne. Un monsieur, oui... Vous ne le connaissez pas. Mais qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? Allons, allons, il faut être raisonnable, mon cher... Mais si, vous m'êtes très sympathique. Vous le savez bien !... Ah ! ça !... ça ne se commande pas... Enfant. Je dis : enfant !... Oui, grand enfant !... Que voulez-vous que j'y fasse ? Me suis-je montrée coquette avec vous ? Alors ?... Vous ai-je laissé espérer... Quoi ?... Vous vous grisez de mots, mon cher... Mais si, je vous crois... C'est une folie ! Si !... Et après ? Je dis après ?... Non !... Non !... Je suis très prise actuellement, et puis, franchement, je n'ai pas le cœur... Toujours, oui. J'ai reçu une lettre hier par avion. Il menace maintenant d'arrêter tous les travaux. Je suis très ennuyée... Vous êtes amusant, vous !... On ne trouve pas deux cent mille francs comme ça, surtout avec la dégringolade du peso. Quoi ? Je n'entends rien ! Ah !... Quoi ?... Vous pouvez les avoir ? Allons, ne dites pas de bêtises, hein ? ou je me fâche. Mais non, je n'en veux pas !... Je me débrouillerai... Vous êtes très gentil, mais je ne peux pas, je ne veux pas !... Très fière, oui !... Française, que voulez-vous !... Allons, soyez raisonnable, je vous ai dit que j'avais une visite... C'est ça ! Au revoir !... Quoi ? Enfant !

Lola, lentement, a raccroché le récepteur.

Un moment, elle demeura immobile près de l'appareil. Un pâle sourire erre sur ses lèvres, un de ces sourires involontaires par lesquels l'âme douloureuse paraît prendre répit ; puis elle esquissa un geste de la main et soudain pense qu'elle n'est pas seule au salon. Elle se retourne alors, confuse, une bouffée de rose aux joues.

— Je suis navrée, señor, dit-elle, un ami.

— C'est à moi, madame, de m'excuser d'avoir par ma présence écourter une conversation...

— Conversation quotidienne, coupe Lola en poussant un soupir, faite des mêmes fadaïses.

— Un amoureux ?

— Si je l'en crois ! répond-elle dédaigneuse. Mais comment peut-on prendre au sérieux un galopin de vingt-deux ans ! D'excellente famille, certes, mais enfin un



Lola, dit-il, si vous voulez... (Composition de R. Giffey.)

potache ! Et un potache amoureux, ça court les rues !

Et elle rit de toutes ses quenottes humides. Señor Pablo Sanchaz rit aussi, mais un peu jaune. Cette conversation qu'il vient de surprendre le taquine. Il se découvre un rival. Un gamin sans doute. Cependant...

Il se décide à brûler ses vaisseaux.

— Et maintenant, chère amie, dit-il, que je vous gronde ! Malgré la plus grande discrétion et les vains efforts que j'ai faits pour ne pas écouter vos réponses, je n'ai pu pourtant me boucher les oreilles et j'ai cru comprendre que vous aviez des ennuis...

— Des ennuis ?

— Oui, quelques soucis. Excusez-moi si

je suis indiscret, mais enfin vous parliez d'une somme de deux cent mille francs...

Lola éclate de son beau rire cristallin qui fait vibrer un moment toute sa gracieuse petite personne et tressaillir ses cheveux légers et flous où se réfugie la lumière.

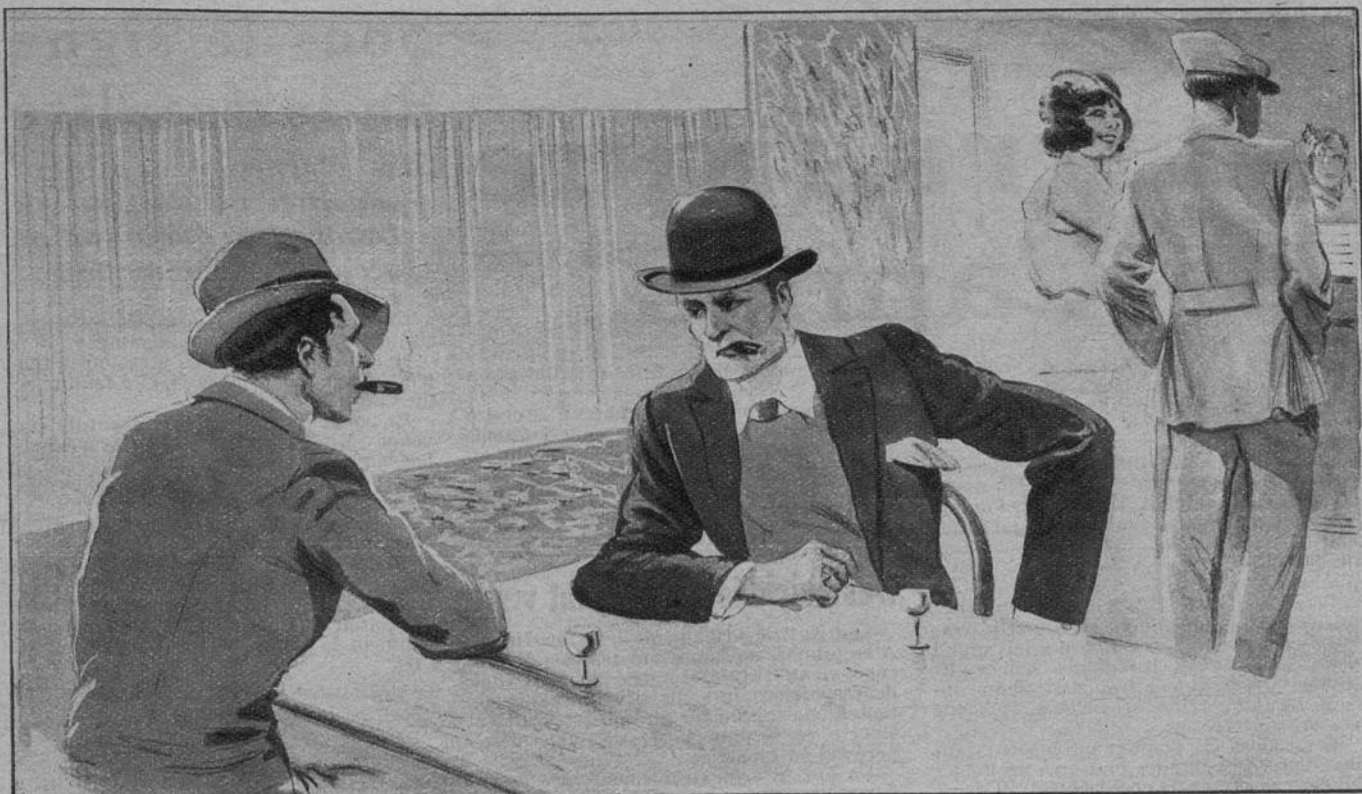
— Mais c'est une bagatelle, assure-t-elle. Un nuage que le vent emportera bien vite !

— Cependant...

— Ça vous intéresse ? minaude la jolie fille.

— Tout ce qui est vous m'intéresse, murmure-t-il tendrement.

— Eh bien, voilà ! Mais je vous préviens, c'est une affaire très banale. Je suis propriétaire à Juan-les-Pins, sur la Côte



Elle s'envoie un gigolo ! (Composition de R. Giffey.)

d'Azur, d'un très vieil hôtel, propriété familiale, et j'avais décidé l'an dernier de faire procéder à des réparations urgentes : aménagement plus moderne et confort. Mon architecte, après un devis que j'avais accepté, a commencé les travaux, malheureusement la panique boursière en France et en Amérique vont m'obliger momentanément à suspendre les opérations en cours. Voilà toute l'histoire !

Et elle ajoute en souriant, un peu triste :
— Comme vous le voyez, señor, pas très intéressante.

— Je la trouve au contraire passionnante cette histoire, riposte señor Pablo déjà triomphant, et vous allez, chère petite madame, me faire le grand plaisir de me laisser mettre à votre disposition cette bagatelle, comme vous dites si bien, de vingt mille pesos.

La proposition du gentilhomme campagnard ne surprend pas Lola. Elle escomptait cette victoire décisive. Aussi c'est très fine et cruelle à la fois qu'elle décoche, moqueuse :

— Hé quoi ! Vous aussi ?
— Mon Dieu oui, moi aussi ! réplique señor Pablo décidé.

Et il ajoute, en hochant la tête gravement :
— Cependant je ne suis plus un potache.
— Sans doute, mais vous êtes peut-être amoureux ?

En en poussant cette pointe hardie elle l'enveloppe d'un regard troublant, étrange, puis elle se lève, légère, féline, balançant sa taille, ses hanches, seins tendus.

Le cher homme !
Il la mange des yeux.
— Et si cela était, murmure-t-il dans un soufles. Oui, si je vous aimais...

Lola sent que la partie se joue, mais elle est trop sûre d'elle pour ne pas accepter de jongler avec le danger qu'elle recherche d'instinct et refuse une bataille qu'elle sait gagnée d'avance.

Aussi elle se rapproche doucement, se ramasse voluptueusement et, les yeux dans les yeux, fouillant l'âme du vieillard qui tremble déjà, elle répond gravement :
— Poupée, la petite Lola, n'est-ce pas ? Charmante, délicieuse et très tendre, certes, mais poupée quand même !... Et vous pensez comme tant d'autres !... Et vous vous dites qu'elle doit être de ces femmes qu'on achète !... qu'on paye !...
— Ah ! taisez-vous ! s'exclame le vieil homme que l'émotion étrangle. Taisez-vous, je vous en supplie. Vous allez dire une méchanceté.

Mais Lola ne l'écoute pas, elle ne l'entend plus, son sein se soulève, elle hoquette dououreusement, et soudain, prise d'une crise de larmes, elle s'effondre sur le sofa en gémissant :
— Non !... je ne suis pas à vendre !... Je suis une femme, c'est vrai, j'ai un cœur sans doute, des sens peut-être, mais... pas à vendre !... Ah ! non... pas à vendre !...
Señor Pablo est affolé.

Penché vers elle, il contemple sa nuque éclatante, son dos nu, sa gorge troublante. Il cherche les mots qui consolent et il ne peut que bégayer :

— Lola... remettez-vous... je vous en supplie... mon enfant... Lola... je n'ai pas voulu ça ; je n'ai jamais pensé cela... Dieu m'est témoin...
— C'est vrai ? sanglote-t-elle.
— Mais certainement, voyons.

Alors elle le regarde de ses grands yeux bleus encore tout embués de larmes et demande encore :

— Cet argent que vous m'offriez, c'était sans arrière-pensée ?
— Sans arrière-pensée, affirme-t-il.
— Alors pardonnez-moi, ami, dit-elle

en lui tendant les mains. Il ne faut pas m'en vouloir. J'avais si peur. Pardon !... pardon !
Et elle lui sourit dans l'attitude du repentir sincère.

Il est fasciné, maîtrisé, vaincu.
— Allons, remettez-vous, ma chère enfant, répond-il paternellement, c'est moi au contraire qui ai froissé tout ce qu'il y a de délicat dans le cœur d'une femme : cette pudeur charmante...

Et s'interrompant soudain, il avoue avec un peu d'amertume :
— Ah ! que voulez-vous, je suis un campagnard, bien souvent lourdaud...

— Mais non, mais non, coupe Lola très vite, vous vous calomniez !
Et elle ajoute, câline :

— Vous êtes très bon ! C'est moi qui n'ai rien compris à votre geste généreux. Encore une fois pardon !
— Eh bien soit ! réplique-t-il ragailardi soudain. Je veux bien vous pardonner, mais à une condition.

— Laquelle ?
— Que vous acceptiez ce chèque de vingt mille pesos.

Du coup Lola retrouve son beau rire qui fuse léger et clair. Et elle demande délicieusement effrontée :

— C'est ça votre rançon ?
— Avouez que ce n'est pas cher, répond-il bonasse, quand on a fait pleurer les plus beaux yeux du monde !
Le cher homme !

Dix heures du soir. Même décor. Pénombre.

Lola rêve sur le divan.
Une porte s'ouvre. C'est Fernand. L'homme s'approche, rapide.

— Eh bien ? questionne-t-il.
— C'est cuit !
— Sans charre ?
— Gargarise-toi plutôt ! Le papelard est sur la table.

Fernand prend le chèque déjà endossé, le palpe, le retourne, l'examine, puis négligemment le range dans son portefeuille.

— C'est régulier ! dit-il sans plus.
Lola le regarde, amoureuse et triomphante.

— Qui qu'avait raison hier soir ? demande-t-elle gamine.

— C'est toi, la même ! répond Fernand. Et à son tour il questionne :

— Mais qui est-ce qu'a monté le coup du téléphone et balancé la combine de l'hôtel de Juan-les-Pins ?
— C'est toi, chéri !
— A nous deux, t'en fais pas, on va le déosser ton coco !
Ils s'étreignent farouchement.

Il l'emporte.
— Ma gosse !
— Mon homme !

Ce n'est pas en vain que les rendez-vous se multiplient, que l'air est tiède et parfumé, que les oiseaux chantent et que le Baiser de Théodore de Banville s'est égaré dans le boudoir de l'enchanteresse.

Lola s'est donnée un beau soir... Elle s'est donnée et non vendue. Cadeau princier qui coûte déjà au señor Pablo Sanchar une fortune !

Comme le faible oiselet qui descend en se raccrochant en vain de branche en branche fasciné par le reptile blotti dans l'herbe épaisse, le cher homme est subjugué, envouté, maîtrisé.

C'est régulier, dit-il sans plus. (Composition de R. Giffey.)

C'est le plus haut degré de l'affolement amoureux que Lola exploite en artiste de talent.

L'âme ardente de la fille s'épanouit à son aise et se pâme devant le charme indicible de la vie, de la vie affolante et affolée.

Ses moindres désirs, ses caprices les plus futiles sont satisfaits aussitôt, et Fernand, en manager consciencieux, vit en grand seigneur.

— J'ai une vache à lait à Bahia ! dit-il en plaisantant à ses amis. Et la bête a des mamelles en or !...

Jours de bonheur !
Jours de fêtes !
Jours d'ivresses et d'espérances folles !
Ils passent sur une mer bleue comme un beau navire pavoisé...

Mais, un soir, un nuage se lève à l'horizon. Présage d'orages, de tempêtes...
Fernand flâne rue Sarmiento, chapeau cascadeur et cigare aux lèvres.

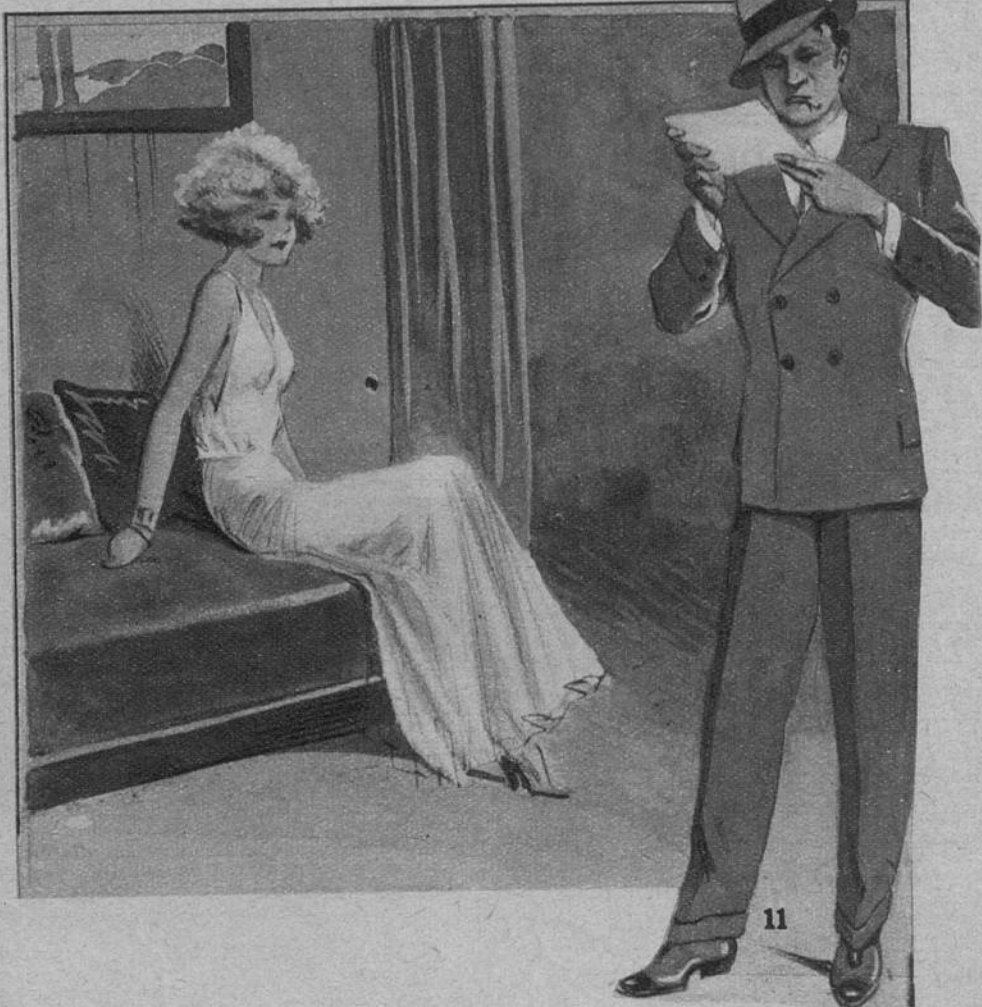
La vie est belle.
Il rencontre un ami. C'est François, patron du Paradis de Rosario.

— Bonjour, vieux !
— Salut !
Serrement de mains, tapes sur l'épaule. On va prendre un digestif... On cause.

— Alors, ça marche au Paradis ? demande Fernand, qui depuis quelque temps songe à acheter une maison.

— Ça marche ! Et toi, toujours content ?
— Toujours !
— Lola ?
— Elle va bien, merci !
Un silence.

Entre nous, poursuit Fernand, c'est la gonzesse la plus fortiche de Buenos-Ayres.
— Possible ! Et... régulière ?
— Tout ce qu'il y a de plus régulière !



Nouveau silence.

A petits coups, François hume sa benédiction tout en observant du coin de l'œil son compagnon qui soudain s'inquiète :

— Mais pourquoi qu'tu m'demandes ça ?
— Oh ! pour rien.
— Si, t'as une raison...

— Mais non, je t'assure.
— Alors pourquoi qu't'as l'air d'insinuer.
— J'insinue rien du tout. Seulement, à ta place, j'ouvrirais l'œil et j'la surveillerais tout de même.

— Lola ?
— Oui, Lola !
Fernand n'en croit pas ses oreilles.

— Ah ! ça, c'est un peu fort de café ! s'étonne-t-il. Surveiller Lola ? Qu'est-ce que tu m'chantes là ?

François s'excuse d'un geste.
— Tu sais, dit-il, comme pour dégager sa responsabilité, je terépète ce quise chuchote dans le milieu.

A ce mot de milieu, Fernand éclate.
— Et qu'est-ce qu'on chuchote dans le milieu ? s'écrie-t-il, furieux. Des boniments ! Des jaloux, encore !... Toujours !... Ah ! là, là ! Ce qu'il peut m'débecc'ter le milieu d'à présent !

Puis, brusquement et sans bonnes raisons, il s'en prend à son ami :

— Et d'ailleurs, clame-t-il, toi aussi tu m'énerves avec tes allusions ! Si t'as quelque chose à dire, tu n'as qu'à jaspiner ! Pas tant de salade et des faits ! Ça vaudra mieux ! Allez, vas-y !... Jacte !

François n'est pas autrement ému de la colère du Corse. Il savoure doucement sa liqueur et s'amuse à faire des ronds dans l'air en chassant goulument la fumée bleue de son cigare. Puis, quand la bourrasque est terminée et que l'autre s'est tu, épuisé, il demande :

— T'as fini ?
— Allez, va, va...
— Bon !... Eh bien, continue, François, puisque tu veux des précisions, j'vais t'les résumer en quatre mots.

Et il laisse tomber.
— Elle s'envoie un gigolo !
— Lola ?

— Nom de Dieu, c'est pas la Sainte Vierge bien sûr !
Fernand est durement touché.

— Lola... un gigolo ? murmure-t-il.
— Un danseur, si tu préfères, concède François.

Et il précise :
— Antonio le Brésilien !
Cette fois Fernand est complètement groggy. Ce crochet à retardement en pleine figure l'adémodé, et, les yeux hagards, stupide, il demeure immobile, comme pétrifié.

François lui-même reste confondu en s'apercevant de l'impression produite sur son ami par les révélations qu'il vient de faire et il essaye une timide diversion.

— Ah ! le coup est dur, dit-il. Et rien à faire, c'est la nouvelle mentalité.

Comme Fernand ne répond rien, il ajoute :
— Allons, mon vieux, ne t'frappe pas comme ça, voyons. T'es prévenu maintenant, et rien n'est perdu encore. Tu n'as qu'à prendre des mesures et, dès demain, me surveiller ça sérieusement !

— Dès demain ? fait le Corse se réveillant soudain de sa stupeur. Ah ! non, pas dès demain ! Tout de suite !

Ayant dit, il se lève d'un bond et sort du café en courant.

(A suivre.)

CLAUDE VINCELLE.

QUI A TUÉ ?...

On espère que les révélations inattendues d'un détenu manceau vont permettre aux enquêteurs d'arrêter l'assassin des fermiers Batteux.

(De notre envoyé spécial.)

— Fait chaud aujourd'hui !...
Ce disant, Victor Batteux prit la bouteille de cidre placée devant lui, se servit et emplit le verre de sa femme.
Vraiment, il faisait chaud. Par la fenêtre ouverte, on voyait de gros nuages passer dans le ciel, précurseurs de l'orage.
— Sûr qu'il va encore pleuvoir, fit M^{me} Batteux.
— Tant mieux, la récolte en avait besoin.

La nuit venait de prendre possession de son domaine. Il était bientôt neuf heures. Commencé de bonne heure, ainsi qu'il est de règle à la campagne, le repas s'achevait. Dans son berceau, leur petite-fille Thérèse, âgée de treize mois, qu'on leur confiait pendant les vacances, dormait depuis longtemps déjà.
Le fermier Batteux et sa femme, contents de leur journée, avaient, ce soir-là, bavardé un peu plus que de coutume et — c'était fête le lendemain — évoqué des souvenirs.

— C'est pas d'aujourd'hui qu'on est mariés, quand même ! avait fait remarquer la bonne femme.

Et son mari, en riant, avait répondu :
— J'crois bien. Faudra bientôt penser célébrer nos noces d'or.
Tous deux avaient ri et s'étaient mis à parler du « bon vieux temps ».

Ainsi s'écoulaient les heures.
— Si tous les ménages étaient comme le nôtre, dit la fermière, y aurait pas tant de divorces et de séparations. Parait que notre voisine, la Heurtefeux, va quitter son homme. Ils avaient l'air de bien s'aimer, pourtant !
Victor Batteux leva les épaules avant que de répondre :

— Comme quoi il faut jamais se fier aux apparences. Nous, on a bien eu parfois quelques petites prises de bec, et pourtant on est unis jusqu'à la mort. Pas vrai ?
La fermière fixa sur lui ses bons yeux de grand-mère et répéta, lentement, avec, dans la voix, une sorte d'angoisse :

— Jusqu'à la mort...
La mort était là, dans l'ombre nouvellement née, à la porte de leur demeure, la mort était là qui les guettait.

De braves gens que les Batteux. On les connaissait à cinq lieues à la ronde, et tout le monde les appelait « le père et la mère Batteux ». Leur affection réciproque était légendaire et on les citait comme formant le modèle des ménages.

Lui était né là, à la Grande-Maison, commune de Ruodin, près du Mans, et n'avait quitté son village que deux fois dans sa vie. La première pour aller accomplir son service militaire, la seconde lorsqu'il avait été demander la main d'une accorte fille dont le père, au pays voisin, possédait de la terre et un bon troupeau. Toute leur vie avait été consacrée au travail, et ils avaient réussi, après de longs efforts, à mettre de côté la somme d'argent nécessaire pour finir leur existence tranquillement.

Pourquoi, ce soir, évoquèrent-ils la mort ? On ne sait. Sans doute parce que l'air était chargé d'électricité et que les gouttes d'eau qui commençaient à tomber invitaient aux pensées moroses.

Ils parlèrent du drame de La Chapelle-Huon, encore présent à toutes les mémoires, ainsi que de ses acteurs.

— Si c'est pas abominable ! murmura M^{me} Batteux. Cette femme qui fait exécuter son mari par un « tueur », comme ils disent dans les journaux. Heureusement que toute la bande est sous les verrous. Pauvre vieux Amiot...

Le fermier, sans répondre, acheva sa tartine de fromage, but un dernier verre de cidre et s'essuya la bouche du revers de la manche de sa grosse veste en velours noir. Puis il se leva.

— Où vas-tu ? interrogea la femme.
— Voir si l'étable est bien fermée. Ensuite on se couchera, car il commence à se faire tard.

M^{me} Batteux tira alors les épais rideaux du grand lit clos, cependant que son mari poussait la porte et sortait.

Il fit deux pas dans la cour, leva la tête vers l'orage et, soudain, poussa un grand cri de douleur et d'agonie. De l'ombre, l'homme — l'assassin — avait bondi et, d'un formidable coup de pioche, abattait le vieux fermier. Ce dernier roula sur le sol gluant, eut un dernier soubresaut et, les bras tendus dans un ultime geste de défense, s'immobilisa : il était mort, le crâne fracassé.

Mais la porte à nouveau s'ouvrait. Affolée par ce cri qui ne ressemblait à aucun de ceux qu'on perçoit le soir dans la campagne, l'épouse de Victor Batteux, « les sangs glacés », venait aux renseignements.

L'homme, lui, avait repris sa place, derrière un tas de fumier, et attendait sa deuxième victime.

Ce ne fut pas long. La pauvre vieille, les yeux mal habitués à l'obscurité, sortit en tâtonnant. Elle appela :

— Victor ! Victor !

Personne ne répondit, mais, ayant fait un mètre en avant, elle trébucha. Son visage refléta une indicible épouvante lorsqu'elle vit que la chose contre laquelle elle venait de buter était le corps de son mari.

Victor ! cria-t-elle une dernière fois.
Déjà la pioche de l'homme pénétrait dans sa tête et elle s'écroulait à côté de celui avec lequel — elle l'avait dit quinze minutes auparavant — elle était unie jusqu'à la mort.

L'assassin attendit quelques instants, scrutant la nuit pleine de mystère. Seul l'effroyable silence lui répondit.

Voyant que rien ne viendrait troubler sa quiétude, il pénétra dans la maison, où la lourde lampe à pétrole faisait danser des ombres sur les vétustes murs encombrés de chromos naifs et de souvenirs familiaux.

Ce furent deux voisines, M^{mes} Poleaut et Prunier, qui découvrirent le crime, le lendemain matin. Étonnées de ne pas voir les deux septuagénaires vaquer à leurs habituelles occupations, elles pénétrèrent dans la cour de la ferme et reculèrent à la vue des deux cadavres baignant dans une mare de sang.

Bientôt, tout le village se trouva réuni devant la demeure tragique.

— On a assassiné les Batteux, expliquait M^{me} Prunier.

— Et l'enfant ? demanda brusquement quelqu'un.

Deux hommes entrèrent. Dans son berceau, la petite Thérèse reposait tranquillement, inconsciente de l'horrible drame qui s'était déroulé tout près d'elle.

Une voisine s'en chargea, en disant :
— Pauvre petite, elle l'a échappé belle !



Le commissaire et les inspecteurs de la brigade mobile procèdent aux premières constatations.

Sans perdre une minute, le commissaire de police Yvonne et le capitaine de gendarmerie Le Gall commençaient leur enquête et s'efforçaient tout d'abord de discerner le mobile du crime.

— Vol ou vengeance ? Il n'y a pas de troisième version.

— Oui, mais laquelle ?

Sur la table, à côté des vestiges du repas, étaient posés cinq bons de la Défense nationale de cinq cents francs, un livret de la Caisse d'épargne et mille cinq cent soixante-dix francs en billets de banque.
Ce n'était certes pas le « père Batteux » qui avait placé tout cela à cet endroit. D'ailleurs, dans l'immense armoire, le linge bousculé prouvait éloquentement qu'on y avait fouillé minutieusement.

Dès lors, une fois de plus, deux hypothèses s'affrontèrent.

— C'est le crime d'un rôdeur, dirent les uns, encouragés par le regard approbateur de l'habile commissaire Yvonne. Un chemineau qui a guetté dans la cour, attendu le moment propice pour frapper et a été dérangé pendant qu'il faisait main basse sur l'argent. Peut-être a-t-il simplement entendu l'enfant pleurer et, se croyant épié, il s'est sauvé à toutes jambes. Voilà pourquoi il n'a rien emporté.

— Pardon, répondirent les partisans de l'autre thèse, pardon, il manque deux porte-monnaie que des témoins virent la veille du crime. Croyez-nous, c'est pour donner le change qu'on a tout remué et qu'on a pris une petite somme. On ne nous ôtera pas de l'idée qu'il s'agit d'une vengeance. Tout cela, c'est de la mise en scène.

Résoudre l'énigme n'était pas facile. Pourtant, les enquêteurs ne ménagèrent ni leur temps, ni leurs peines ; mais de nouvelles difficultés surgissaient à chaque instant.

— On a tué avec un instrument aratoire, une pioche solide, avait déclaré le médecin-légiste. Voyez avec quelle violence les coups ont été portés : le crâne de la pauvre vieille est défoncé sur une largeur de 12 centimètres !

Or, on ne retrouva pas la pioche, empor-

tée par l'assassin et jetée sans doute dans quelque sapinière ou dans quelque ravin. Appartenait-elle aux victimes ? L'homme était-il venu armé ? Aucun témoignage ne permit de préciser.

Le commissaire de police mobile et le capitaine Le Gall ne se découragèrent pas ; malgré l'absence du plus petit indice, de la moindre empreinte digitale, ils continuèrent leurs recherches.

Les gendarmes de Parigné-Lévéque parcoururent la campagne environnante, allèrent de ferme en ferme, interrogeant tous les gens suspects rencontrés sur leur passage.

Ce fut en vain. On ne trouva rien, absolument rien.

Par contre, la calomnie, que l'on voit toujours apparaître dans les affaires de ce genre, fit sa sourde besogne.

— Cherchez à qui le crime profite, conseillèrent quelques-uns.

Et ils insinuèrent que les victimes avaient cent mille francs d'économies, que leur fils était le seul héritier, que Thérèse n'avait point été tuée...

Cette piste était également fautive. Après huit jours d'inlassables efforts, les policiers quittèrent Ruodin, harassés, sans avoir découvert le coupable. Les gens, narquois, murmurèrent :

— Encore une affaire enterrée !

Ce matin-là, de bonne heure, le gardien-chef de la prison du Mans frappa à la porte du directeur.

— Entrez, fit ce dernier.

— Monsieur le Directeur, le prévenu N... voudrait vous parler.

— Pour quel motif ?

— Il paraît qu'il a des révélations sensationnelles à vous faire.

— C'est bien, allez le chercher.

Quelques minutes plus tard, le prisonnier N... était devant le directeur.

— Voilà ce que c'est : je connais le nom de l'assassin des fermiers Batteux.

Le fonctionnaire sursauta.

— Comment savez-vous cela ? Vous ne lisez pas les journaux, je suppose ?

— Non, monsieur le Directeur, répondit l'homme, sans se démonter. N'empêche que je sais bien des choses. La preuve...

Il se pencha vers le bureau directorial et, à voix basse, comme s'il avait eu peur que l'on ne l'entendît, il laissa tomber un nom.

— C'est...

— Vous en êtes certain ?

— Absolument certain. J'ai reçu la confidence d'un co-détenu et, n'ayez crainte, le tuyau est bon, je vous le garantis. Vous pouvez prévenir la police. C'est bien celui que je vous ai désigné qui a fait le coup !

Il ajouta, après un moment de réflexion :

— J'espère qu'on tiendra compte de ma bonne volonté et que je serai récompensé comme il convient.

— Nous verrons cela, répondit le directeur.

Le jour même, le commissaire de police Yvonne, prévenu, recommença son enquête, partait sur de nouvelles bases et était persuadé qu'il aboutirait rapidement.

Réussira-t-il ? c'est la question que se posent anxieusement les gens de Ruodin, où les fermiers Batteux jouissaient de l'estime générale.

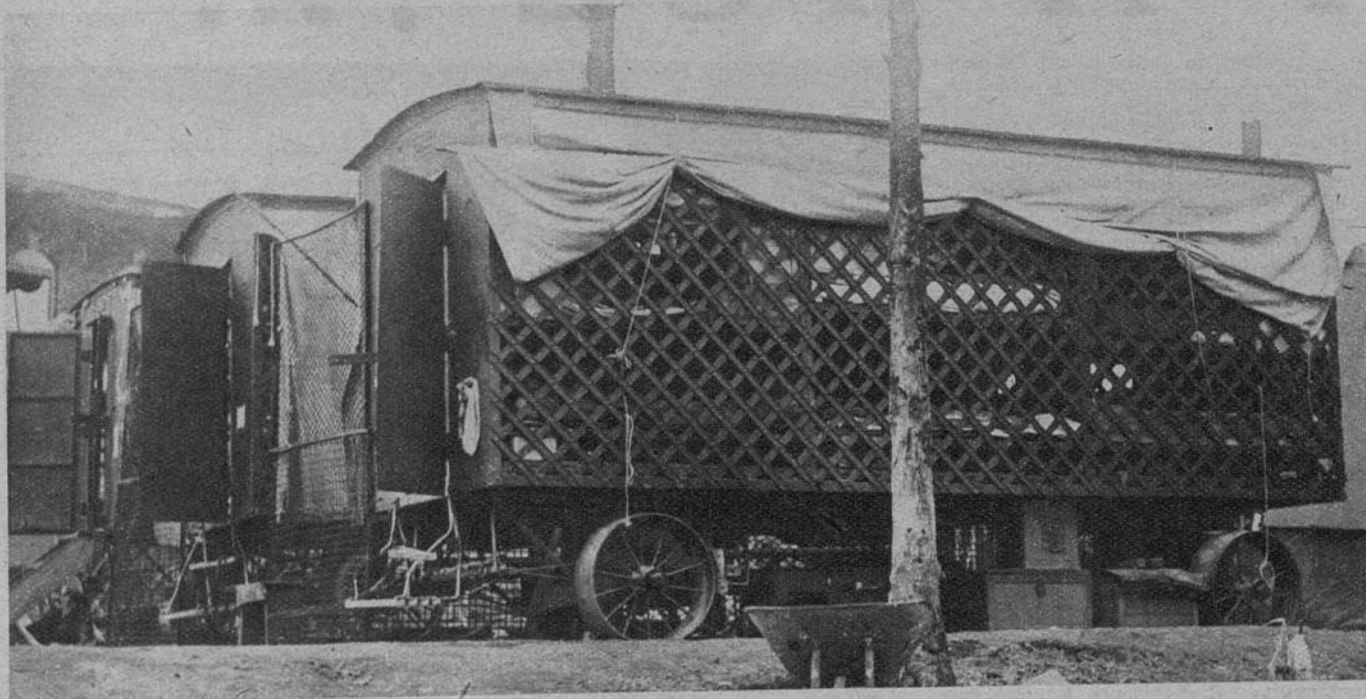
— Faudrait tout de même qu'il soient vengés, les deux vieux ! disent, le soir, les femmes, lorsqu'elles évoquent, avec beaucoup d'effroi dans la voix et dans le regard, la sanglante énigme de Grande-Maison.

Géo Guasco.



Les voisins des époux Batteux discutent devant la maison du crime.

DES FAUVES QUI N'AIMENT PAS LEUR CAGE



A la prison de Géorgie (la Géorgie est l'un des Etats de l'Amérique) est adjointe une ferme modèle, où l'on tente de ramener au bien et à la vertu les forçats qui ont le goût de la campagne et des besognes rurales. Cette initiative a beaucoup de succès ; et nombreux sont les condamnés qui se découvrent la vocation agricole... ne serait-ce que pour échapper quelque temps aux barreaux de leur geôle et pour humer un peu d'air libre. Il y a tellement d'amateurs, que l'on a dû, pendant la construction d'un nouveau bâtiment pénitentiaire, utiliser, pour y renfermer, la nuit, les détenus, de grandes cages-roulottes en acier. Ces cages, que l'on voit sur notre document, sont réservées aux forçats tuberculeux. Le climat de Géorgie est en effet très doux ; et c'est excellent pour la santé de ces malades de vivre nuit et jour à l'air pur.

Seulement... cage ou cellule, roulotte ou prison, c'est toujours des verrous, une contrainte, pour les gaillards qui regrettent amèrement la liberté perdue. Alors, l'autre nuit, des « convicts » s'étant procurés des limes à l'atelier de réparations des machines agricoles, sont parvenus, après plusieurs heures d'efforts sans aucun doute, à faire sauter la serrure de la deuxième des cages, celle que l'on voit au second plan sur notre document.

Ils étaient six dans la boîte roulante. Trois refusèrent de s'enfuir, bornant leur complicité au silence ; trois se sauvèrent par la campagne, emportant des vivres et des couvertures. Bien que menacés de tuberculose, ce sont évidemment les plus solides et les plus résistants.

Fidèles à la parole donnée, les trois condamnés peu soucieux d'évasion ne dirent

rien, ne bougèrent pas. Il leur fallut une singulière maîtrise d'eux-mêmes, d'ailleurs, en pleine nuit, face à la porte ouverte de leur cachot, pour ne pas tenter, eux aussi, la grande aventure de la « belle des belles ».

Ce ne fut qu'au matin, lorsque l'on vint chercher les engagés pour le travail quotidien de la ferme, que les gardiens s'aperçurent de la disparition des éléments les plus dangereux. Des battues furent aussitôt organisées ; on pense mettre la main rapidement au collet des fuyitifs, qui n'ont pu aller bien loin, et seront presque forcément repris. Les trois hommes qui ne profitèrent pas de l'occasion offerte ont été félicités et bénéficieront d'un traitement de faveur jusqu'à leur libération, en raison même de l'esprit de droiture dont ils firent preuve.

(A. P. P.)

constater qu'il n'y trouve pas la compassion sur laquelle il croyait compter. Le plaignant n'est pas tant la victime de deux malfaiteurs que de sa propre cupidité.

Autre exemple, plus frappant encore, pour expliquer comment ces voleurs triomphent même des gens très rusés, dès que ceux-ci sont dominés, eux aussi, par la cupidité. Il s'agit, cette fois-ci, du vol au coffret.

Connaissez-vous M. Raffinot ? C'est un « verdasson », c'est-à-dire un individu réputé pour son manque de scrupules, quand il s'agit de s'enrichir aux dépens d'autrui. Il spéculait à la Bourse, il prêtait de l'argent, en vrai usurier, aux fils de famille, même s'il sont mineurs ; il achète à bas prix les créances des commerçants à court d'argent, et toutes ces opérations, plutôt ténébreuses, pratiquées dans l'arrière-boutique de son magasin de mercerie ou de chapellerie — simple paravent —, lui sont données par des agents véreux, à sa solde.

Il arrive ainsi à se croire le malin des malins, il finit par oublier que ses auxiliaires ne sont pas toujours d'une moralité inattaquable et qu'ils pourraient très bien le livrer à des charrieurs.

Un beau jour, ceux-ci, mis sur la piste de l'individu, vont le trouver dans son arrière-boutique. Le leveur se fait présenter à Raffinot par un de ses agents marron et confie au « grand homme d'affaires » qu'il connaît une excellente combine qui, dans les quarante-huit heures, doit rapporter quelques centaines de mille francs.

Pour cela, il faudrait s'entendre avec une troisième personne, le directeur d'une agence qui possède tous les actes, mais ne dispose pas des capitaux nécessaires afin de pouvoir garder l'affaire pour lui seul. Il serait donc disposé à partager les bénéfices, plutôt que de laisser échapper une si belle affaire. Il s'agit d'acheter une certaine maison, pour laquelle on a déjà trouvé en province un amateur pour presque le double de la valeur réelle de l'immeuble.

Raffinot, toujours à l'affût de telles aubaines, saute sur cette proposition et, dans la journée même, il a une nouvelle entrevue avec le leveur et le tiers qui soi-disant détient l'affaire.

On tombe vite d'accord, Raffinot touchera, en sa qualité de capitaliste, soixante pour cent du bénéfice, le reste sera partagé entre les deux autres personnages. Il ne reste plus qu'à bien manœuvrer pour dépouiller l'acheteur imbécile.

A cet effet, on l'amènera dans la fameuse arrière-boutique, l'acte de vente devra être tout préparé, pour qu'on n'ait plus qu'à le faire signer. Un fort dédit sera stipulé qui, de part et d'autre, sera garanti par un dépôt préalable.

Au jour convenu, on amène à Raffinot sa nouvelle victime... un bonnard qui jouera merveilleusement son rôle de provincial ahuri. Il est porteur d'un coffret qu'il ne quitte pas des yeux. Pensez donc, il y a là-dedans le prix de l'immeuble qu'il veut acheter. Il ouvre le coffret et laisse voir un tas de billets de banque.

Ce que M. Raffinot ne peut pas voir, c'est qu'il n'y a qu'un seul billet de banque sur le dessus du paquet.

L'acheteur écoute la lecture des actes et approuve toutes les clauses en dodelinant de la tête, mais au moment de signer, il hésite. Il voudrait faire lire les papiers par son grand-père, qui demeure à Brive-la-Gaillarde. Ce n'est qu'un retard de quarante-huit heures. En attendant, il laissera son précieux coffret, avec le prix d'achat, entre les mains de M. Raffinot, à condition que celui-ci place dans le même coffret la somme convenue pour le dédit. Il n'y a plus qu'à ficeler et à sceller le coffret, dont la clé restera entre les mains du provincial. Vous avez deviné le reste ?

On prie M. Raffinot de fournir la ficelle et la cire rouge. Le temps que celui-ci met à apporter du magasin ces accessoires suffit aux gredins pour substituer un coffret tout semblable au premier.

Ce « cambutage » est exécuté en un clin d'œil. Raffinot enferme le précieux coffret dans son coffre-fort et l'on se dit au revoir, pour le surlendemain.

Les jours passent. Raffinot ne voit venir ni le leveur, ni le prétendu directeur de l'agence, ni l'acheteur. Pris d'un soupçon, il force le coffret et le trouve plein de... sable.

GEORGES MANDY.

MÉFIEZ-VOUS DES « CHARRIEURS » !

Si la basse pègre réussit trop souvent ses coups malhonnêtes, c'est qu'elle édifie ses machinations sur quelques principes élémentaires qu'on peut réduire à un seul. Exploiter le côté faible de celui qu'on veut bernier.

Le côté faible, c'est presque toujours la cupidité.

Les spécialistes de ce genre de vol sont des « charrieurs ». Charrier, dans l'argot du milieu, signifie emporter, sous-entendu le butin.

Deux exemples suffisent pour expliquer les procédés des charrieurs.

Voici le fameux vol à l'américaine ou le « coup de ma tronche ».

Il n'existe pas de vol qu'on ait décrit plus fréquemment, contre lequel on ait mis en garde le public plus souvent, et malgré cette publicité, il fait *journallement* des victimes nouvelles.

La dénomination à l'américaine a été adoptée parce que l'un des gredins, le « chiqueur » ou « bonnard », qui joue un grand rôle dans cette mystification, est généralement travesti en Américain ou en Anglais. C'est une tragi-comédie à trois personnes, une dupe et deux aigrefins.

Un des deux complices, le « leveur », ou trimbaleur à l'aspect de petit bourgeois, rôde autour d'une des grandes gares de Paris, à la recherche d'un provincial naïf, mais cossu. La victime est facile à dénicher. La coupe de ses vêtements, sa démarche et son air plus ou moins emprunté attirent aussitôt l'attention du filou, qui n'a plus qu'à s'assurer :

1° Si le bonhomme a le portefeuille bien garni.

2° Du nom de la ville de destination.

C'est l'enfance de l'art. Il suit son homme jusqu'au guichet des billets. Il entend ainsi le nom de la ville — soit Orléans — et en même temps il jauge, d'un coup d'œil expérimenté, le contenu du portefeuille, au moment où la future victime en extrait le prix du ticket de voyage.

Il quitte aussitôt le guichet, fait un petit détour et va à la rencontre de l'Orléanais, auquel il demande d'un air inquiet :

— Pardon, monsieur, ne pourriez-vous pas me dire à quelle heure part le train pour Orléans ?

Le provincial, enchanté de pouvoir renseigner un Parisien, lui indique l'heure du train.

La manie des provinciaux de venir longtemps à l'avance à la gare est bien connue des charrieurs. Sans elle, ils ne pourraient pas chercher leurs victimes au départ des trains.

Notre filou remercie le provincial et l'invite à prendre un bock, puisqu'on en a le temps.

A ce moment, le second complice, le bonnard ou le chiqueur fait son entrée en scène. Il a l'apparence plus ou moins vraisemblable d'un Américain et porte un sacoché à la main.

Sans autre préambule, il s'adresse au provincial.

— Aôh ! si v'os v'olez mener môa aux lavabos, môa donner v'os un dollar !

Le bourgeois, offusqué par un tel sans-gêne, veut refuser, mais son compagnon s'empare vivement de la monnaie et montre le chemin à l'étranger.

Pendant que celui-ci est censé faire ses ablutions, le premier filou s'adresse à la victime.

— Vous ne voyez donc pas que nous avons affaire à un Américain aussi riche qu'excentrique ? Un dollar vaut toujours un dollar ! Il y a pas de honte à le gagner honnêtement.

D'après la réponse, les gestes ou un simple sourire de son compagnon, le trimbaleur juge ce que vaut son honnêteté. Le « pante » est préparé, pour se prêter à une gredinerie, il est *engueillé* (amorcé).

Sur ce, le prétendu Américain revient. Il rit à larges dents et offre un *soda whisky* qu'on va prendre au plus chic café en face de la gare.

L'Américain paye une tournée, puis une seconde, puis d'autres encore. Les liqueurs les plus fines et les plus chères sont commandées et immédiatement payées par lui, de sorte que le train pour Orléans est parti depuis longtemps quand le joyeux trio s'en aperçoit.

Légalement émêché, l'amphitryon raconte qu'il est venu à Paris pour s'amuser comme « une petite folle ». Sa sacoché, dit-il, contient cinquante mille dollars qui ne demandent qu'à prendre leur vol. Il l'entraîne et laisse voir, aux yeux ébahis de ses deux invités, des billets de banque.

Il raconte ensuite qu'il a été volé plusieurs fois à Paris, surtout par des petites femmes. Aussi est-il devenu plus prudent. Justement, il voulait aller « voir une petite femme » mais il ira sans sacoché. Il la confiera à un « gentleman » auquel il donnera cent dollars pour la lui garder pendant une heure ou deux.

Le trimbaleur pousse le genou du provincial sous la table et tend la main pour recevoir la sacoché, mais l'Américain la retient, la serre contre sa poitrine et, riant bruyamment, lui dit :

— Aôh ! pas si vite ! Môa demander garantie à v'os. V'os placer votre argent, v'os bijoux dans mon sacoché à môa, môa le fermer à clef, et a'ors v'os garder sacoché et

môa garder clef. Comme ça, tout le monde il était rassuré.

Son complice s'empresse de placer tout ce qu'il possède de précieux dans la sacoché tendue par l'étranger, et la victime suit l'exemple ainsi donné. L'Américain sort alors de sa poche une petite clef très compliquée et la fait admirer à ses nouveaux amis, tandis qu'il place la sacoché entre ses genoux sous la table. Puis il reprend la clef, ferme soigneusement la sacoché se lève, très satisfait, et dit à la dupe.

— Môa confier à v'os seul ma sacoché. V'os la rendre à môa seul. Sans ma clef, v'os pas ouvrir. Môa pouvoir aller voir petite femme.

A peine le pseudo-Américain est-il sorti que son complice se moque de lui.

— Ah ! le bon billet ! Nous voici riches d'un seul coup. Je m'en fiche de cet excentrique qui veut gaspiller ses dollars. Nous, nous sommes des travailleurs. Il est plus moral que cet argent nous profite.

Le provincial qui, peut-être, n'a jamais commis une mauvaise action, mais qui a toujours été très près de sa bourse, ne peut résister à la tentation. Ses réponses mi-fugue mi-raisin prouvent qu'il consent à s'approprier cette fortune inespérée. Aussi l'autre continue.

— Ecoutez, il y a trop de monde ici, pour faire le partage dans ce café. Je vais donc me rendre au petit caboulot qui se trouve au coin de la rue, à gauche. Vous viendrez m'y rejoindre dans cinq minutes. Je serai dans la salle du fond, où personne ne nous dérangera.

Sur ce, le tentateur s'en va et laisse notre homme seul. Ahuri, indécis, tenté, il tâte la sacoché. Elle est lourde. Il se met à réfléchir. Une fortune que vingt ans d'honnêtes efforts ne lui auraient pas donné, semble lui tomber du ciel. Que ne fait-on pas avec de l'argent ?... Subitement décidé, il se lève, il part et prend ses jambes à son cou, dans une direction opposée au rendez-vous qu'on lui a fixé.

Il s'arrête enfin, tout essouffé, dans une ruelle peu fréquentée, et là, il taille la sacoché à grands coups de canif, pour la trouver pleine de... morceaux de briques, enveloppés dans du papier.

Le prétendu Américain avait troqué la sacoché dans laquelle la victime avait placé son avoir contre une autre, toute pareille, pendant qu'il faisait admirer sa clef minuscule. Son complice a également détourné l'attention de la dupe en lui faisant admirer le travail artistique de la clef.

Fou de rage, le provincial désenchanté court se plaindre au plus proche commissariat de police et demeure tout ébahi de

VOLEURS DE BICYCLETTES

Il est souvent question, depuis quelques semaines, des voleurs d'automobiles, et il semble que les « mauvais garçons » dédaignent maintenant la « petite reine » d'antan devenue vulgaire vélo aussi négligeable que le patin à roulettes qui a perdu son caractère.

Il n'en est rien. Les voleurs de bicyclettes sont toujours aussi nombreux, sinon plus, qu'autrefois. Ils constituent même des bandes fort bien organisées. Tout récemment, on en mettait encore une à l'ombre.

Seulement, cela se passe généralement dans les quartiers pauvres, et il est rare que le Français, même moyen, soit victime d'un vol de bicyclette, tout simplement parce qu'il se croirait déshonoré d'en posséder encore une.

Instrument de travail

Mais il y a toute la jeunesse ouvrière qui a émigré en banlieue et qui travaille toujours à Paris. Les trains sont chers, le métro et les autobus aussi. Alors, on a sa bécane, qu'on laisse dans une salle spéciale à l'atelier ou dans la cour de l'immeuble du bureau. La bicyclette n'est plus qu'un instrument de travail.

Le soir, avant d'enfourcher le vélo pour rentrer manger la soupe à la maison, on va prendre un apéro au bar voisin, où l'on consultera l'*Havas* pour connaître les derniers résultats sportifs.

Et le dimanche suivant ce sera encore la bicyclette, si utile finalement, qui permettra de se rendre au stade sans frais de transport.

Or, ce sont ces malheureux qui, surtout, se font « faire » leur bécane.

Le vol au coup de pied

Le vol a généralement lieu à la porte d'un débit. Le procédé est simple. Le voleur a vu le propriétaire de la bicyclette descendre de machine. Il sait exactement où il se

trouve maintenant et il attend qu'installé devant le zinc, il tourne le dos à la rue.

Alors il donne un coup de pied à la bécane qui perd son point d'appui et glisse sur la chaussée.

Si le bruit de la chute n'a pas éveillé l'attention du propriétaire du vélo, le voleur ramasse la bicyclette, jette un dernier coup d'œil et d'un brusque mouvement saute en selle et disparaît à grands coups de pédales.

La chute volontaire du vélo a eu deux buts : voir si le client était attentif et servir d'excuse au cas où, au dernier moment, le propriétaire de la bicyclette se retournerait. Alors, le voleur remettrait le vélo au bord du trottoir en disant :

— Si je n'avais pas ramassé votre clou... Oui, c'est un taxi qui vient de le balancer au milieu de la chaussée.

Et généralement le propriétaire du vélo, par reconnaissance, offre au voleur qui a échoué le verre de l'amitié.

Le coup du camion

Un voleur de vélos récemment arrêté près de la Porte d'Orléans avait imaginé une opération des plus ingénieuses.

Il travaillait dans le quartier si commercial du Sentier.

On sait que dans les rues étroites de ce quartier circulent bon nombre de camions et de camionnettes.

Dès que notre homme apercevait une bicyclette au bord d'un trottoir, il s'en approchait et attendait qu'un camion vint se renfermer devant le vélo.

Alors, au moment où le chauffeur du camion remettait en marche, il saisissait la bécane et la jetait sur la voiture.

Cela fait, il attendait le départ de l'auto et courait après pour le rejoindre et sauter à l'arrière du véhicule.

Après dix minutes de parcours, quand, dans un tournant, le camion ralentissait,

notre voleur sautait sur la chaussée avec la bicyclette qui devenait sa propriété.

Professeur I

Un autre se rendait au Bois de Boulogne et au Bois de Vincennes le dimanche matin. Dans ces deux bois, on rencontre ce jour-là de nombreux jeunes gens qui font leurs premiers pas à bicyclette.

Notre filou attendait de voir un cycliste débutant isolé et engageait la conversation avec lui. Il lui donnait alors, par amour de l'art, ou plutôt du sport, d'utiles conseils, le soutenait sur le vélo chancelant et enfin lui reprochait de s'y prendre très mal.

— Tenez, vous allez voir comment on fait, disait-il finalement.

Il saisissait alors le vélo, faisait un tour, deux... et on ne le revoyait plus.

Réparation

Un autre encore avait été tout aussi ingénieux.

Apercevant une bicyclette abandonnée près d'un garage, il pénétrait dans ledit garage et, désignant au garagiste le vélo, dont il se gardait bien d'approcher, il disait :

— Mettez-moi donc des poignées de guidon neuves (ou une selle, suivant l'état d'usure de ces accessoires). Quand ce sera fait, vous m'apporterez le vélo au bar qui est au coin de la première rue à droite. Nous prendrons l'apéro et je vous réglerai le travail.

Alors, de deux choses l'une : ou le garagiste, quand il mettait la main sur le vélo, était interpellé par le propriétaire de la bécane, ce que voyant le voleur s'empressait de disparaître ; ou tout se passait sans que ledit propriétaire fût mis en méfiance et pour une vingtaine de francs le filou avait une bécane en bon état... une bécane qu'on lui apportait à domicile !

Ce filou travailla aussi d'autre façon

(de son propre aveu, car, arrêté, il se vanta d'en connaître des trucs...) et avec la quasi-certitude de réussir.

Installé dans un bar, il appelait un gosse qui passait et lui demandait :

— Veux-tu gagner vingt ronds ? Va me chercher le vélo qui est en face.

Quand le propriétaire intervenait, le voleur allait à lui avec le plus grand sang-froid et s'excusait :

— C'est à vous la bécane ?... Oh ! alors excusez, il y a erreur... Je la croyais à un copain à qui je voulais faire une blague.

Le poignard de sûreté I

Les voleurs de bicyclettes ont rarement l'intention de se servir des vélos volés, mais, comme les voleurs d'autos, il les maquillent et les revendent pour une centaine de francs à un commerçant de banlieue, voire au marché aux puces.

Leurs exploits pourraient fort bien se terminer neuf fois sur dix par des échecs si les propriétaires de vélos avaient la prudence de munir leur bicyclette d'un verrou, d'une chaîne ou d'un cadenas de sûreté.

Car nous ne conseillons à personne d'imaginer, comme le fit un cycliste d'avant guerre, une selle-poignard destinée à empêcher l'individu mal intentionné.

Ce trop ingénieux cycliste prit bien un voleur au piège, mais, pour l'avoir blessé grièvement, il passa lui-même devant les tribunaux et fut condamné !

MORENCY.

Lisez dans "Mon Ciné"
DE CETTE SEMAINE
le ROMAN-CINÉ COMPLET :
Pomme d'Amour

GRAND CONCOURS 2000 PHONOS ou T.S.F. DONNÉS GRATUITEMENT



à titre de propagande, à toutes personnes donnant la réponse du rébus ci-dessous et se conformant à nos conditions.

I O R

en déplaçant et épilant les lettres ci-dessus, trouvez le nom d'un Président du Conseil Français très connu.

Réponse

Envoyez votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux Et^{es} VIVAPHONE (Serv. Concours 224), 116, R. Vaugirard, PARIS-6^e



DE JOLIS SEINS



En peu de temps le **TRAITEMENT SYBO** développera ou raffermira vos seins. A la fois interne et externe, c'est un traitement complet qui, excellent pour la santé, donne entière satisfaction. Son succès le garantit. — Prix très abordable. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement par les **Laborat. P. SYBO**, 32, rue Saint-Lazare, PARIS-9^e

SANS RIEN VERSER D'AVANCE



vous pouvez avoir pour 12 versements mensuels de... **45 frs**

notre... **Montre-Bracelet OR** pour Homme

Prix... 540 francs

Mouvement **CO-RE** QUALITÉ PARFAITE GARANTIE 5 ANS SUR FACTURE

Catalogue Général N° 72 sur demande

COMPTOIR REAUMUR 78, Rue Réaumur, PARIS

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante **M^{me} MARYS**, 45, r. Laborde, Paris-8^e Env. prén. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

GAGNEZ 1 000 frs par mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Partout. Ecrire : Manufacture PAX G., à Marseille.

INFAILLIBLEMENT avec l'**IRRADIANTE** envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à **VOTRE VOLONTÉ**. Demandez à **M^{me} GILLE**, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N° 4.

REVOLVER sympathique breveté S. G. D. G. mettant knock-out, rendant aveugle pour 10 minutes. Références officielles. Tir rapide. 5 coups en vingt secondes. Revolver avec 10 cartouches. 200 fr. **DIOU**, boîte postale 33, Montreuil-s/Bois (Seine).

7 fr. le **CENT**. Copies d'ad. et gains suivis à Correspondants 2 sexes pend. loisirs. ÉTAB. SERTIS, 67, LYON.

**L'ENNUI C'EST LA MORT !
POUR RIRE et FAIRE RIRE**



Demandez les catalogues *Farces Attrapes, Surprises, pour Soirées et dînars, Chansons, Monologues, Prestidigitations, Physique, Magie, Librairie*. — Envoi contre 2 fr. Se recommander du journal **H. BILLY**, 8, rue des Carmes, Paris. Maison fondée en 1808.

Concours France sans diplôme : 31 Novembre Age : 23 à 30 plus s^{ms} mil. Commissaire police ou Inspecteur police en Algérie sur les **CHEMINS de FER** Trait^é : 30.000 à 75.000 francs. Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.



Seins développés, reconstitués, embellis, raffermis par les **PILULES ORIENTALES**

Le meilleur reconstituant pour la femme qui désire obtenir, recouvrer ou conserver une belle Poitrine.

Flacon contre rembourse. 18 fr. 50 **J. RATÉ** ph. 45, r. de l'Échiquier, Paris 10^e Dépôts à Bruxelles : Ph^{ie} Delacre et St-Michel. Genève : Pharm. des Bergues.

Par suite d'une erreur de montage dans un film, les noms des vedettes se sont trouvés coupés et les syllabes mélangées. Reconstituez les noms et vous aurez

GAGNÉ 20.000 FRs

Problème UNIQUE : Trouver le nom des six vedettes figurant sur l'écran. Chaque vedette est désignée par son nom et son prénom.

CONDITIONS DU CONCOURS

1^o Inscrivez sur une feuille de papier blanc les noms et prénoms des 6 vedettes trouvées sans oublier de nous indiquer vos nom et prénoms précédés de Monsieur, Madame ou Mademoiselle ainsi que votre adresse et envoyez-nous immédiatement votre réponse, car, indépendamment des 20.000 francs de prix en espèces ci-dessous, vous recevrez aussitôt un chèque de cinq cents francs si vous êtes régulièrement qualifié le premier avant le 31 Août 1932.

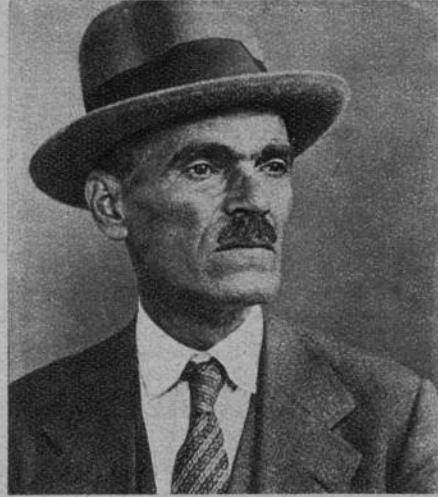
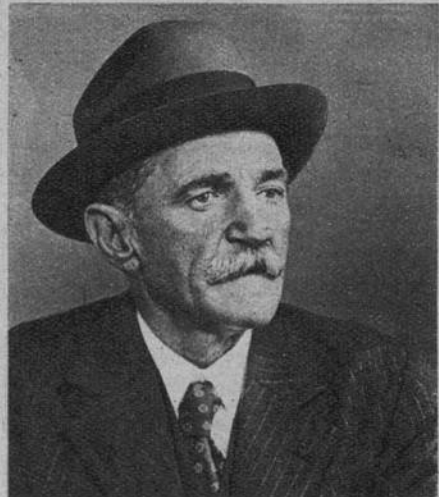
2^o Chaque concurrent sera avisé directement du nombre de points obtenus par lui, et sera prié d'effectuer, d'après notre catalogue, un petit achat-essai, avec garantie d'échange ou de remboursement en cas de non-convenance.

3^o Un jury composé de commerçants patentés chargé du dépouillement des réponses, délibérera pour l'attribution des 25 points complémentaires nécessaires au classement. Sa décision rendue avec la plus bienveillante impartialité sera sans appel.

Le concours sera clos le 31 décembre 1932 et la liste des heureux bénéficiaires envoyée à tout concurrent classé. Hâtez-vous donc, chaque jour passé est peut-être une chance qui s'en va.

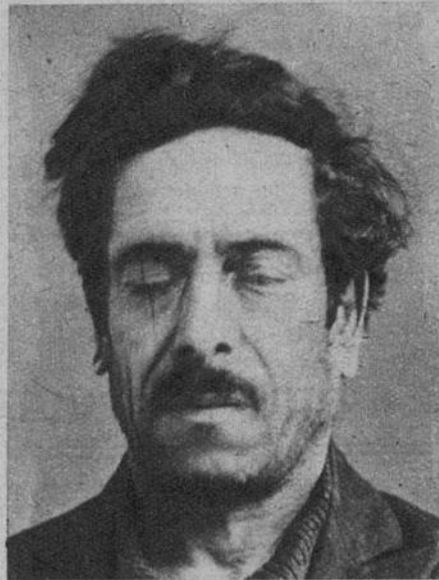
Envoyez immédiatement votre réponse aux **COMPTOIRS ÉCONOMIQUES FRANÇAIS (Comptoir) 209, Avenue Daumesnil PARIS-XII^e** R. C. SEINE 545137-8

Imp. CRÉTÉ. — CORBEIL.



Quatre voleurs à la tire viennent d'être arrêtés gare d'Austerlitz, où ils opéraient de façon fructueuse depuis pas mal de temps. Ce sont (de gauche à droite) Aristile Barbaras, Luigi da

Prato, Nicolas Hassapoudis et Carlo Grilli. Ces quatre voleurs, leurs noms le disent, étaient des sujets étrangers.



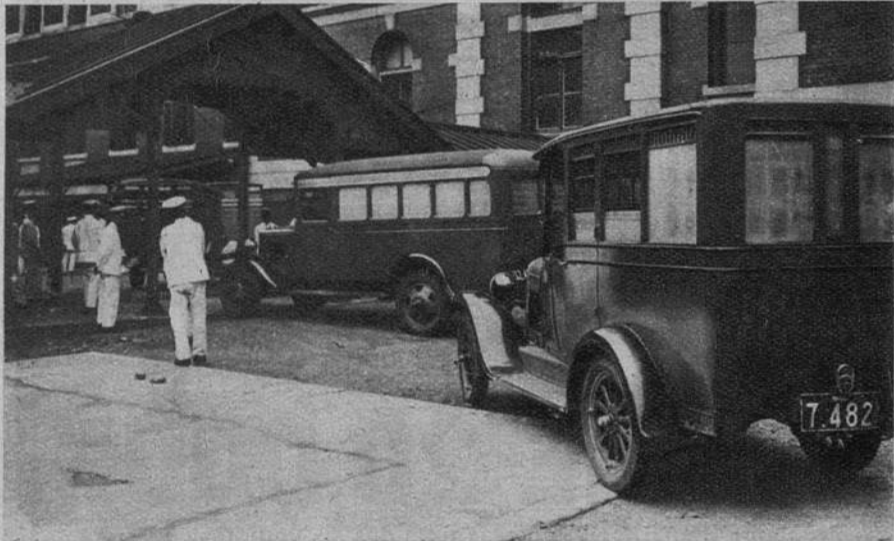
Malmoudi Mahmoud ben Mustapha, incarcéré au dépôt, a refusé de passer aux douches. Voici l'énergumène après sa capture.



Raymond Guélis, le jeune homme qui tua d'une balle de revolver son propriétaire, M. Jean, rue Dulong, a été condamné à deux ans de prison et deux cent mille francs de dommages-intérêts. (R.)



Elisabeth Carbonnel, l'amie du bandit Maucuer, inculpé dans l'affaire du bureau de poste de Saint-Barnabé, a été acquittée. (R.)



On juge en ce moment, à Tokio, les accusés du complot communiste. Voici (à gauche) les automobiles amenant au Palais de justice les accusés, en nombre assez considérable. (R.)



Les membres de la famille des accusés furent autorisés à suivre les débats de l'affaire des communistes nippons. Les voici prenant place dans la salle d'audience. (R.)



A la Goulette, près de Tunis, aux suites d'un arrêté de la police, on a dressé procès-verbal à un baigneur, parce qu'il n'avait qu'un caleçon. Que ferait la police tunisienne à Juan-les-Pins? (W. W.)



En Allemagne, pour faciliter la circulation, on vient d'expérimenter des bornes lumineuses avec signal orientable. Ce nouveau moyen de signalisation rend d'ores et déjà les plus grands services. (K.)



Mrs. Francis Mac Kenzie avait été enlevée du domicile paternel par des bandits demeurés inconnus alors qu'elle n'avait que dix-neuf mois. Sa mère l'a retrouvée dix-sept ans après. Voici la jeune femme avec son mari. (L. N. P.)